

JULIA QUINN

LE QUATUOR DES
SMYTHE-SMITH

3 & 4



J'AI
LU

Julia Quinn

Connue sous le pseudonyme de Julia Quinn, Julie Pottinger naît en 1970 aux États-Unis. Spécialisée dans la Régence, cette très grande dame de la romance a écrit une vingtaine de livres, tous des best-sellers. Surprenant de la part de cette jeune diplômée de Harvard qui a longtemps cherché sa voie avant de publier son premier roman, *Splendide*, à l'âge de 24 ans. Sa vocation trouvée, elle se voit décerner un Rita Award pendant deux années consécutives, et le *Time Magazine* lui a consacré un article. Sa célèbre série *La chronique des Bridgerton* a été traduite dans le monde entier et adaptée par Netflix.

Aux Éditions J'ai lu

**LA CHRONIQUE
DES BRIDGERTON**

- 1 – Daphné et le duc
N° 8890
- 2 – Anthony
N° 8960
- 3 – Benedict
N° 9081
- 4 – Colin
N° 9258
- 5 – Éloïse
N° 9284
- 6 – Francesca
N° 9365
- 7 – Hyacinthe
N° 9393
- 8 – Gregory
N° 9415
- 9 – Des années plus tard
N° 11580

- La chronique des Bridgerton 1 & 2
La chronique des Bridgerton 3 & 4
La chronique des Bridgerton 5 & 6
La chronique des Bridgerton 7 & 8
La chronique des Bridgerton 9

Splendide
N° 9303

L'insolente de Stannage Park
N° 9724

Comment séduire un marquis ?
N° 9742

Trois mariages et cinq prétendants
N° 10918

Quatre filles et un château
N° 11587

LES BEVELSTOKE

Les carnets secrets de Miranda
N° 9835

Mademoiselle la curieuse
N° 9894

Ce que j'aime chez vous
N° 12658

**LES DEUX DUCS
DE WYNDHAM**

- 1 – Le brigand
N° 11745
- 2 – M. Cavendish
N° 11774

**LE QUARTET
DES SMYTHE-SMITH**

- 1 – Un goût de paradis
N° 11779
- 2 – Sortilège d'une nuit d'été
N° 11882
- 3 – Pluie de baisers
N° 11903
- 4 – Les secrets de sir Richard
Kenworthy
N° 11915

LES ROKESBY

- 1 – À cause de Mlle Bridgerton
N° 11987
- 2 – Un petit mensonge
N° 12119
- 3 – L'autre Mlle Bridgerton
N° 12747
- 4 – Tout commença par un esclandre
N° 13099

La chronique des Rokesby 1 & 2
La chronique des Rokesby 3 & 4

Mariages à l'écoisaise
N° 13316

LES LYNDON

- 1 – Je t'offrirai la lune
N° 13509
- 2 – Je t'offrirai le soleil
N° 13595

JULIA QUINN

———— LE QUATUOR DES ————
SMYTHE-SMITH
———— 3 & 4 ————



JULIA
QUINN

Pluie de baisers

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Léonie Speer*



POUR **elle**

Si vous souhaitez être informée en avant-première
de nos parutions et tout savoir sur vos auteures préférées,
retrouvez-nous ici :

www.jailu.com

Abonnez-vous à notre newsletter
et rejoignez-nous sur Facebook !

Déjà paru sous le titre :
Le quartet des Smythe-Smith 3 – Pluie de baisers

Titre original
THE SUM OF ALL KISSES

Éditeur original
Avon Books, an imprint of HarperCollins Publishers, New York

© Julie Cotler Pottinger, 2013

Pour la traduction française
© Éditions J'ai lu, 2017

Pour la présente édition
© Éditions J'ai lu, 2023

Vrai ou faux ?

Lady Sarah Pleinsworth aime faire son cinéma.
*(Faux. Nous sommes en 1824 et le cinéma
n'a pas encore été inventé. On peut cependant
la traiter de comédienne.)*

Lord Hugh Prentice est un génie en mathéma-
tiques qui ne comprend pas les femmes.
(Vrai. Mais il commence à comprendre Sarah...)

Lorsqu'ils se rencontrent, c'est le coup de foudre.
(Faux. Ils ne peuvent pas se souffrir.)

Mais ensuite, ils deviennent amis.
(Euh... vrai. Finalement.)

Et tombent amoureux.
(Vrai. Absolument vrai.)

Celui-ci est pour moi.

Et aussi pour Paul.

Mais surtout pour moi.

Prologue

*Londres, assez tard dans la nuit,
printemps 1821*

— Le piquet favorise ceux qui ont une excellente mémoire, affirma le comte de Chatteris sans s'adresser à personne en particulier.

Lord Hugh Prentice ne l'entendit pas. Non seulement il se tenait à une table éloignée, près de la fenêtre, mais, surtout, il était ivre. Toutefois, s'il avait entendu la remarque de Chatteris – et s'il n'avait pas été aussi éméché –, il aurait pensé : « C'est la raison pour laquelle je joue au piquet. »

Il ne l'aurait pas déclaré à voix haute, car il n'était pas du genre à parler pour ne rien dire. Mais il l'aurait pensé. Et son expression aurait changé. Un frémissement à la commissure des lèvres, un haussement du sourcil droit... Un mouvement si ténu que seul un observateur attentif aurait deviné sa très légère suffisance.

Pour être franc, la haute société de Londres manquait singulièrement de tels observateurs.

À l'exception de Hugh.

Hugh Prentice remarquait tout. En outre, il se souvenait de tout. Il pouvait, s'il le voulait, réciter *Roméo*

et Juliette de bout en bout. Et *Hamlet*, aussi. Pas Jules César, en revanche, quoique uniquement parce qu'il n'avait jamais pris le temps de le lire.

C'était là un talent suffisamment rare pour que Hugh ait été, à six reprises, accusé de tricherie et puni lors de ses deux premiers mois à Eton. Il n'avait pas tardé à comprendre que sa vie serait infiniment plus facile s'il ratait délibérément une question ou deux à chaque examen. Ce n'étaient pas tant les accusations de tricherie qui l'ennuyaient – lui savait qu'elles étaient fausses, et il se souciait peu de ce que pensaient les autres. Mais quelle corvée d'être chaque fois convoqué devant ses professeurs et obligé de régurgiter ses cours jusqu'à ce qu'ils soient convaincus de son innocence.

Là où sa mémoire devenait vraiment un atout, c'était justement... aux cartes. En tant que fils cadet du marquis de Ramsgate, Hugh n'hériterait de rien. Pour se conformer à la tradition, il aurait dû se tourner vers l'armée, le clergé, ou rejoindre les rangs des chasseurs de dot. Toutefois, comme aucune de ces carrières ne l'attirait, il avait été contraint de trouver un autre moyen de subvenir à ses besoins. Et le jeu s'avérait ô combien facile pour qui avait la capacité de se rappeler, dans l'ordre, chaque carte jouée durant toute une soirée.

Son habileté remarquable au piquet étant légendaire, il lui devenait difficile de trouver des gentlemen disposés à jouer avec lui. Cependant, lorsqu'ils étaient suffisamment saouls, les jeunes gens n'hésitaient pas à tenter leur chance. Chacun aspirait à être l'homme qui battrait Hugh Prentice aux cartes.

Le problème, ce soir, c'était que Hugh était, lui aussi, « suffisamment » saoul. Cela ne lui arrivait pas

souvent, car il n'aimait pas la perte de contrôle de soi liée à l'absorption d'alcool. Mais il était sorti avec des amis, et ils avaient échoué dans une taverne où les pintes étaient généreuses, la foule bruyante, et les femmes particulièrement pulpeuses.

Lorsqu'ils se retrouvèrent ensuite à leur club pour jouer aux cartes, Daniel Smythe-Smith, devenu récemment comte de Winstead, était déjà bien pompette. Alors qu'il décrivait avec des détails croustillants la servante qu'il venait de culbuter, Charles Dunwoody jurait qu'il allait retourner à la taverne pour renchérir sur ses exploits, et Marcus Holroyd – le jeune comte de Chatteris, qui avait toujours été un peu plus sérieux que les autres – riait si fort qu'il manqua de tomber de sa chaise.

Hugh avait préféré sa serveuse, un peu moins en chair, à celle de Daniel, pourtant il se contenta de sourire quand on tenta de lui soutirer des détails. S'il se rappelait chaque pouce de sa peau, il restait toujours discret sur ses exploits amoureux.

— Cette fois, je vais te battre, Prentice ! annonça Daniel.

Appuyé nonchalamment contre la table, il sourit à la ronde. Il avait toujours été le charmeur du groupe.

— Pour l'amour de Dieu, Daniel, grommela Marcus, tu ne vas pas recommencer.

— Si, si, je vais le faire, assura Daniel en agitant l'index, avant d'éclater de rire quand il faillit perdre l'équilibre. J'en suis capable, cette fois.

— Il en est capable ! s'exclama Charles Dunwoody. Je sais qu'il en est capable !

Personne ne lui prêta attention. Même sobre, Charles Dunwoody semblait toujours savoir beaucoup de choses qui se révélaient fausses.

— Non, non, je peux, insista Daniel, parce que toi...
Il fit un geste vague de la main en direction de Hugh.

— ... toi, tu as beaucoup bu.

— Pas autant que toi, souligna Marcus.

— J'ai compté, répliqua Daniel d'un ton triomphant. Il en a bu plus.

— C'est moi qui en ai bu le plus, se vanta Dunwoody.

— Alors, tu dois absolument jouer, décréta Daniel.

On distribua les cartes, on servit du vin à la ronde, et tout le monde s'amusa follement jusqu'au moment où...

Daniel gagna.

Hugh cligna des yeux, le regard fixé sur les cartes.

— J'ai gagné, murmura Daniel, incrédule. Vous vous rendez compte ?

Hugh rejoua la partie en esprit, sans s'arrêter au fait que quelques-unes des cartes lui apparaissaient curieusement floues.

— J'ai gagné, répéta Daniel, cette fois à l'adresse de Marcus, son ami intime.

— Non, dit Hugh, surtout pour lui-même.

C'était impossible. Tout simplement impossible ! Jamais il ne perdait aux cartes. La nuit, quand il essayait de dormir, quand il essayait de ne rien entendre, il parvenait à se rappeler chacune des cartes qu'il avait jouées ce jour-là. Et même cette semaine-là.

— Je ne sais pas comment j'ai fait, continuait Daniel. Il y a eu le roi, et puis le sept, et je...

— C'était l'as, le coupa Hugh, incapable d'en supporter davantage.

— Hmm, peut-être que c'était l'as, concéda Daniel.

— Bon sang, s'écria Hugh, que quelqu'un le fasse taire !

Il avait besoin de silence pour se concentrer et se souvenir des cartes. S'il y parvenait, cela irait. C'était comme cette fois où il était rentré tard avec Freddie, et que leur père les attendait avec...

Non, non. C'était différent. Il s'agissait de cartes. De piquet. Il ne perdait jamais. C'était la seule et unique chose sur laquelle il pouvait compter.

Dunwoody considéra le jeu étalé sur la table tout en se grattant le crâne.

— Je crois qu'il...

— Winstead ! Foutu tricheur ! éructa Hugh.

Il n'avait pas eu conscience que les mots se formaient dans sa gorge, mais une fois qu'il les eut expulsés, ils résonnèrent violemment dans la pièce.

Hugh se mit à trembler.

— Non, articula Daniel.

Juste *non*, avec un geste incertain de la main. Et l'air déconcerté, comme...

Mais Hugh ne voulait pas y penser. Il s'y refusait ! Bousculant la table, il se dressa brusquement, arc-bouté sur cette vérité irréfutable : il ne perdait jamais aux cartes.

— Je n'ai pas triché, se défendit Daniel avant de se tourner vers Marcus. Je ne triche jamais.

Il devait pourtant avoir triché ! De nouveau, Hugh se repassa les cartes mentalement, sans s'arrêter au fait que le valet de pique brandissait effectivement une pique et qu'il poursuivait le dix, qui buvait du vin dans un verre semblable à celui qui venait de se briser à ses pieds...

Hugh se mit à brailler. Il ne savait pas ce qu'il disait, juste que Daniel avait triché, que la reine de

cœur avait trébuché, et que 42 multipliés par 306 faisaient toujours 12 852, non que cela eût un rapport avec quoi que ce soit, mais il y avait à présent du vin répandu sur le sol, les cartes étaient éparpillées partout, et Daniel qui restait là, à secouer la tête en disant :

— Qu'est-ce qu'il raconte ?

— Ce n'est pas possible que vous ayez eu l'as, hurla Hugh.

L'as était sorti après le valet, qui suivait le dix...

— Et pourtant je l'avais, répliqua Daniel avec un haussement d'épaules, ainsi qu'un rot sonore.

— Vous ne pouviez pas, s'entêta Hugh, qui manqua de perdre l'équilibre. Je sais exactement quelles cartes restaient dans le paquet.

Daniel baissa les yeux sur la table. Hugh l'imita. Du madère répandu dégoulinait du cou de la reine de carreau tel le sang d'une blessure.

— Remarquable, murmura Daniel. J'ai gagné, ajouta-t-il en regardant Hugh droit dans les yeux. C'est drôle, non ?

Se moquait-il de lui ? Daniel Smythe-Smith, l'honorable comte de Winstead, se moquait-il de lui ?

— J'exige réparation, gronda Hugh.

— Quoi ? s'exclama Daniel.

— Désignez vos témoins.

— Vous me provoquez en duel ? J'ai l'impression qu'il veut qu'on se batte en duel, poursuivit Daniel, décontenancé, à l'adresse de Marcus.

— Daniel, la ferme ! ordonna Marcus qui, soudain, paraissait bien plus sobre qu'eux tous.

Mais Daniel l'écarta d'un geste de la main avant de dire :

— Hugh, ne soyez pas idiot.

Hugh se jeta alors sur lui. Daniel bondit de côté, pas assez vite cependant, et les deux hommes roulerent à terre. C'est à peine si Hugh s'aperçut que sa hanche heurtait l'un des pieds de table. Il bourra Daniel de coups – un, deux, trois, quatre – jusqu'à ce que des bras se saisissent de lui et le relèvent, le maintenant à grand-peine tandis qu'il criait :

— Vous n'êtes qu'un infect tricheur !

— Et vous un crétin, rétorqua Daniel tout en essuyant le sang qui coulait sur son visage.

— J'obtiendrai réparation.

— Oh, non ! Pas question, riposta Daniel. C'est *moi* qui obtiendrai réparation.

— Dans le pré ? suggéra froidement Hugh.

— À l'aube.

Un lourd silence s'abattit dans la pièce. Chacun attendait que les deux hommes reprennent leurs esprits.

Évidemment, ce ne fut pas le cas.

Hugh sourit, sans trop savoir pourquoi. Et quand il regarda Daniel Smythe-Smith, ce fut le visage d'un autre homme qu'il vit.

— Qu'il en soit donc ainsi, déclara Hugh.

— Vous n'êtes pas obligé, dit Charles Dunwoody avec une grimace, alors qu'il finissait d'inspecter le pistolet de Hugh.

Celui-ci s'abstint de répondre. Il avait bien trop mal au crâne.

— Je veux dire... Je te crois quand tu dis qu'il a triché. Après tout, c'est toi, et tu gagnes toujours. Je ne sais pas comment tu te débrouilles, mais c'est le cas.

Sans bouger la tête, Hugh tourna les yeux vers Dunwoody. L'accusait-il lui aussi de tricher, à présent ?

— Je pense que c'est à cause des maths, poursuivit Dunwoody, sans voir le regard qu'il fixait sur lui. Tu as toujours été monstrueusement doué pour les maths... Et je sais très bien que tu n'as jamais triché. Dieu sait que l'on t'a suffisamment interrogé au collège. Mais comment fais-tu donc ? demanda-t-il en relevant les yeux.

— C'est maintenant que tu me le demandes ?

— Oh !... Non. Non, bien sûr que non.

Dunwoody se racla la gorge et recula d'un pas. Marcus Holroyd se dirigeait vers eux, sans doute pour tenter d'annuler le duel. Il marchait à grandes enjambées, et Hugh remarqua que sa foulée gauche était un peu plus longue que la droite. Il lui faudrait probablement effectuer encore quinze pas pour les rejoindre.

Marcus et Dunwoody échangèrent les pistolets pour inspection. Le chirurgien, à côté de Hugh, en profita pour lui fournir quelques informations utiles.

— Juste là, dit-il en se frappant la cuisse, j'ai déjà vu cela. L'artère fémorale. On saigne comme un porc.

Hugh ne fit pas de commentaire. Il avait eu quelques heures pour se calmer et, bien qu'encore furieux, il ne voyait pas de raison d'essayer de tuer Daniel.

— Mais si vous voulez quelque chose de vraiment douloureux, continua le chirurgien, visez la main ou le pied. Les os sont faciles à briser, et il y a un sacré paquet de nerfs. En plus, vous ne le tuerez pas. C'est trop loin d'un organe important.

Hugh ne put s'empêcher de faire remarquer :

— La main, ce n'est pas important ?

Après avoir passé sa langue sur ses dents, le chirurgien fit un bruit de succion, sans doute pour déloger un débris de nourriture quelconque. Puis il haussa les épaules.

— Ce n'est pas le cœur.

Certes. Hugh détestait qu'une personne exaspérante ait raison. Toutefois, si cet homme avait eu une once de bon sens, il se serait tu. Hélas, avec un frisson ostensible, le chirurgien poursuivit :

— Évitez la tête, surtout. Personne n'a envie de cela, et je ne parle pas simplement du pauvre imbécile qui s'est pris la balle. De la cervelle partout, la figure pulvérisée, c'est l'enfer avant l'enfer.

— C'est vous qui avez choisi ce chirurgien ? demanda Marcus.

Hugh désigna Dunwoody du menton.

— C'est lui qui l'a trouvé.

— Je suis barbier, se défendit le chirurgien.

Après avoir secoué la tête, Marcus se tourna vers Daniel. C'est alors qu'une voix lança :

— Messieurs, prêts à faire feu !

Hugh n'identifia pas la personne qui venait de parler. Sans doute quelqu'un ayant entendu parler du duel et désireux de se vanter ensuite de l'avoir vu « de ses propres yeux ».

— En joue !

Hugh leva le bras et visa à trois doigts environ de l'épaule droite de Daniel.

— Un !

Seigneur, il avait oublié le décompte !

— Deux !

Sa poitrine se contracta. Le décompte... Le hurlement... C'était la seule circonstance où les chiffres

devenaient « l'ennemi ». La voix de son père, rauque de triomphe, et lui qui essayait de ne pas entendre...

— Trois !

Hugh tressaillit. Puis il pressa la détente.

Le cri de douleur poussé par Daniel le surprit.

— Nom de Dieu ! Vous m'avez tiré dessus ! hurla-t-il en baissant les yeux sur son bras, alors que sa chemise blanche se teintait déjà de rouge.

— Quoi ? s'interrogea Hugh à mi-voix. Non...

Il avait visé sur le côté. Pas très loin, certes, mais il était excellent tireur.

— Oh, Seigneur ! marmonna le chirurgien avant de s'élaner le long du champ.

— Tu lui as tiré dessus, dit Dunwoody, incrédule. Pourquoi as-tu fait cela ?

Hugh resta comme pétrifié. Daniel était blessé, peut-être mortellement, et c'était sa faute. Personne ne l'y avait contraint. Et même à présent, alors que Daniel levait son bras ensanglanté...

Hugh hurla quand il sentit sa jambe éclater.

Pourquoi avait-il cru qu'il entendrait partir le coup avant de sentir la balle ? Il savait pourtant comment cela marchait. Si sir Isaac Newton ne se trompait pas, le son voyageait à la vitesse de neuf cent soixante-dix-neuf pieds par seconde. Hugh se tenait à environ vingt yards de Daniel, ce qui signifiait que la balle aurait dû mettre...

Mais il avait beau réfléchir, il ne trouvait pas la réponse.

— Hugh ! Hugh !

Hugh leva les yeux vers le visage flou de Charles Dunwoody. S'il devait lever les yeux, c'est qu'il était étendu sur le sol. Il battit des paupières pour essayer d'y voir plus nettement. Était-il encore ivre ? Il avait

bu énormément d'alcool la nuit précédente, à la fois avant et après son altercation avec Daniel.

Non, il ne s'agissait pas d'ivresse. Il avait été blessé. Du moins le supposait-il. S'il avait eu l'impression de recevoir une balle, il ne sentait quasiment plus aucune douleur. Cela expliquerait néanmoins pourquoi il gisait à terre.

Il déglutit. Pourquoi cette difficulté à respirer ? N'avait-il pas été blessé à la jambe ?

— Mon Dieu... fit une voix nouvelle.

C'était Marcus Holroyd, haletant, le visage blême.

— Il faut comprimer ! cria le chirurgien. Et attention à cet os.

Hugh tenta de parler, mais quelqu'un dit :

— Un garrot... Ne devrions-nous pas poser un garrot ?

— Apportez-moi ma trousse ! ordonna le chirurgien.

De nouveau, Hugh essaya de parler.

— Ne gaspillez pas votre énergie, lui dit Marcus en lui prenant la main.

— Ne t'endors pas ! lui intima Dunwoody, l'air affolé. Garde les yeux ouverts.

— La cuisse, réussit à articuler Hugh.

— Comment ?

— Dis au chirurgien... La cuisse... Saigner comme un porc.

— De quoi parle-t-il ? demanda Marcus.

— Je... je... balbutia Dunwoody, dont la voix s'étrangla.

— Quoi ? le pressa Marcus.

— Je crois qu'il essaie de plaisanter, finit par lâcher Dunwoody, le visage livide.

— Bon sang ! jura Marcus en regardant Hugh avec une expression que celui-ci eut du mal à interpréter.

Espèce de stupide... d'impossible... Une plaisanterie. Vous voulez plaisanter !

— Ne pleurez pas, murmura Hugh parce que la voix de Marcus chevrotait.

— Serrez le plus fort possible, cria quelqu'un.

Hugh sentit que l'on tirait sur sa jambe, puis qu'elle était comprimée durement, après quoi, il entendit la voix de Marcus :

— Mieux vaudrait rester à l'écart, Daniel.

Et ce fut tout.

Quand Hugh rouvrit les yeux, il faisait sombre. Et il se trouvait dans un lit. Une journée entière s'était-elle écoulée ? Davantage ? Le duel avait eu lieu à l'aube, alors que le ciel était encore rosé.

— Hugh ?

Freddie ? Que faisait-il là ? Hugh ne se rappelait pas la dernière fois que son frère avait mis les pieds dans la maison de leur père. Il aurait voulu lui dire combien il était heureux de le voir, mais il avait la bouche incroyablement sèche.

— N'essaie pas de parler, reprit Freddie.

Il s'inclina, et la bougie éclaira sa tête blonde familière. Ils s'étaient toujours beaucoup ressemblé, davantage que la plupart des frères. Si Freddie était un peu plus petit, un peu plus mince et un peu plus blond, ils avaient les mêmes yeux verts et le même visage anguleux. Le même sourire, aussi – quand il leur arrivait de sourire...

— Je vais te donner un peu d'eau, proposa Freddie.

Avec précaution, il approcha une cuillère des lèvres de Hugh et versa le liquide dans sa bouche.

— Encore, souffla Hugh.

Il n'avait rien avalé, car les quelques gouttes avaient à peine suffi à humidifier sa langue desséchée.

Freddie lui donna quelques cuillerées supplémentaires, puis :

— Attendons un peu. Je ne veux pas t'en donner trop d'un coup. Est-ce que tu souffres ?

Hugh eut l'étrange impression que la douleur s'était accentuée après que Freddie eut posé la question.

— Elle est toujours là, tu sais, reprit son frère avec un geste en direction du lit. Ta jambe.

Évidemment qu'elle était là... Elle lui faisait un mal de chien. Où aurait-elle pu être ?

— Quelquefois, des hommes ressentent la douleur même après avoir perdu un membre, continua Freddie d'une voix un peu précipitée. Cela s'appelle une douleur fantôme. J'ai lu quelque chose là-dessus, je ne sais plus quand. Il y a déjà un moment.

C'était sans doute exact. Freddie avait lui aussi une excellente mémoire, mais c'était la biologie qui le passionnait. Lorsqu'ils étaient enfants, Freddie vivait quasiment dehors, toujours à fouiller la terre et à ramasser des spécimens. Et bien que Hugh l'ait quelquefois accompagné, il s'était ennuyé à mourir. Il n'avait pas tardé à comprendre que l'intérêt que l'on portait aux scarabées ne s'accroissait pas en proportion du nombre de scarabées trouvés. La même chose était valable pour les grenouilles.

— Père est en bas, reprit Freddie.

Hugh ferma les yeux, faute de pouvoir hocher la tête.

— Je devrais aller le chercher...

— Non.

Une minute ou deux s'écoulèrent, puis Freddie murmura :

— Tiens, reprends un peu d'eau. Tu as perdu beaucoup de sang. C'est pour cela que tu te sens faible.

Hugh avala quelques gorgées, mais déglutir lui était douloureux.

— Tu as la jambe cassée. Le fémur. Le médecin a réduit la fracture, mais il y a des éclats d'os. Tu vas être coincé ici pendant un moment, je le crains, ajouta Freddie après s'être éclairci la voix. Le fémur est le plus gros des os du corps humain. Il faudra quelques mois pour qu'il se ressoude.

À son ton, Hugh devina qu'il lui mentait. Ce qui signifiait que sa guérison exigerait plus que quelques mois. Ou peut-être qu'il ne guérirait pas. *Qu'il resterait infirme.*

— Quel jour sommes-nous ? demanda-t-il d'une voix enrouée.

— Tu es resté inconscient pendant trois jours, répondit Freddie, qui avait correctement interprété sa question.

— Trois jours ! répéta Hugh, effaré.

— Je suis arrivé hier. C'est Corville qui m'a prévenu.

Oui, bien sûr. C'était dans l'ordre des choses que ce soit leur majordome qui avertisse Freddie que son frère avait frôlé la mort.

— Et Daniel ? s'enquit Hugh, les yeux clos.

— Lord Winstead ? Il... il est parti.

Hugh rouvrit brusquement les paupières.

— Parti au sens littéral, se hâta de préciser Freddie. Il a été blessé à l'épaule, mais il va bien. Il a quitté l'Angleterre. Père a essayé de le faire arrêter, toutefois, comme tu n'étais pas encore mort...

Pas encore. Fallait-il en rire ?

— ... et puis, lord Winstead est venu te voir le lendemain du duel. Je n'étais pas là mais Corville m'a dit qu'il avait essayé de présenter des excuses. Père les a refusées... Enfin, tu le connais.

Freddie déglutit, puis se racla la gorge.

— Je crois que lord Winstead est allé en France.

— Il devrait rentrer, articula Hugh d'une voix rauque.

Daniel n'était pas en faute. Ce n'était pas lui qui avait provoqué le duel.

— Oui, eh bien, tu peux toujours en parler à père, répliqua Freddie, mal à l'aise. Parce qu'il envisageait de se lancer à ses trouses.

— En France ?

— Je n'ai pas essayé de le raisonner.

— Non, bien sûr.

Qui débattait avec un homme fou à lier ?

— Nous pensions que tu allais peut-être mourir, expliqua Freddie.

— Je comprends, murmura Hugh, accablé.

Le marquis de Ramsgate ne pouvait choisir son héritier. La loi de primogéniture l'obligeait à laisser son titre, ses terres et sa fortune à Freddie. Mais tous deux savaient que c'était à Hugh qu'il aurait tout laissé s'il avait eu le choix.

À vingt-sept ans, Freddie n'était pas marié. Hugh voulait croire qu'il n'était pas trop tard, tout en sachant qu'aucune femme au monde n'attirerait jamais le regard de son frère. C'était quelque chose qu'il ne comprenait pas, mais qu'il acceptait. Simplement, il aurait voulu que Freddie lui-même admette qu'il pouvait encore se marier et faire son devoir, ce qui aurait grandement allégé le poids qui

pesait sur ses propres épaules. Sans doute existait-il des tas de femmes qui auraient été ravies de bannir leur époux du lit conjugal une fois la nursery suffisamment peuplée.

Toutefois, leur père était si écoeuré qu'il avait dit à Freddie de ne pas se préoccuper de convoler. Il porterait peut-être le titre pendant quelques années, cependant, aux yeux de lord Ramsgate, celui-ci reviendrait un jour ou l'autre à Hugh et à ses futurs enfants.

Ce n'était pas pour autant qu'il faisait montre d'une affection particulière pour son fils cadet.

Lord Ramsgate n'était pas le seul aristocrate à juger normal de ne pas traiter ses enfants équitablement. Hugh conviendrait mieux à Ramsgate, en conséquence Hugh était plus précieux à ses yeux. Le marquis aimait, dans l'ordre, Ramsgate, Hugh, puis – mais rien n'était moins sûr – Freddie.

— Veux-tu du laudanum ? demanda abruptement celui-ci. Le docteur a dit que nous pouvions t'en donner si tu te réveillais.

Si... Était-ce plus drôle que « pas encore mort », ou moins ?

Hugh accepta d'un signe de tête. Son frère l'aida à se redresser, puis il lui tendit le breuvage dans une tasse.

— Pouah, c'est immonde, dit Hugh après l'avoir bu. Freddie renifla la tasse vide.

— C'est de l'alcool. La morphine est dissoute dedans.

— Juste ce dont j'ai besoin, marmonna Hugh. Un peu plus d'alcool.

— Je te demande pardon ?

Mais Hugh se contenta de secouer la tête.

— Je suis heureux que tu sois réveillé, reprit Freddie.

Hugh nota qu'il ne s'était pas rassis.

— Je vais demander à Corville d'en avertir père. Vois-tu, je préférerais, si je n'y suis pas obligé...

— Bien sûr, acquiesça Hugh.

Mieux valait pour tout le monde que Freddie évite leur père. C'était valable pour Hugh également, mais il fallait bien que quelqu'un affronte ce salaud de temps à autre, et tous deux savaient qu'il était le mieux placé. Que Freddie soit venu ici, dans la maison paternelle de St James, prouvait, s'il en était besoin, à quel point il aimait son frère.

— Je reviendrai te voir demain, dit-il en s'arrêtant sur le seuil.

— Ce n'est pas une obligation, assura Hugh.

Freddie déglutit, puis détourna les yeux.

— Peut-être après-demain, alors.

Ou le jour d'après. Hugh ne lui en voudrait pas s'il ne revenait jamais.

Freddie avait dû recommander au majordome d'attendre un peu pour prévenir leur père, car une journée s'écoula avant que lord Ramsgate fasse irruption dans la chambre.

— Tu es réveillé !

Dans sa bouche, on eût presque dit une accusation.

— Quel fieffé imbécile ! Tu as bien failli te faire tuer. Et pour quoi ? Pour quoi ?

— Je suis ravi de vous voir, moi aussi, père, répliqua Hugh.

Il était assis, à présent. Sa jambe, maintenue par des attelles, était étendue devant lui telle une bûche.

Il s'appliquait à paraître plus en forme qu'il ne l'était en réalité. Avec le marquis de Ramsgate, il était exclu d'afficher la moindre faiblesse. Cette leçon, Hugh l'avait apprise très tôt.

Son père se contenta d'un regard méprisant, sans relever le sarcasme.

— Tu aurais pu mourir.

— C'est ce que j'ai cru comprendre.

— Tu trouves cela drôle ?

— Pour dire la vérité, répondit Hugh, non.

— Tu sais ce qui serait arrivé si tu étais mort ?

Hugh eut un sourire affable.

— J'y ai réfléchi, bien sûr, mais sait-on vraiment ce qui arrive après la mort ?

Quel plaisir de voir les yeux exorbités de son père dans son visage brusquement cramoisi !

— Cela t'arrive de prendre quelque chose au sérieux ? répliqua le marquis.

— Je prends beaucoup de choses au sérieux, mais pas celle-ci.

Tremblant de rage, lord Ramsgate inspira lentement.

— Nous savons tous les deux que ton frère ne se mariera jamais.

— Oh, c'est de cela qu'il était question ? lâcha Hugh, jouant la surprise.

— Je ne permettrai pas que notre famille perde Ramsgate !

— Allons, répliqua Hugh après un silence soigneusement étudié, le cousin Robert n'est pas un mauvais bougre. Ils lui ont même permis de retourner à Oxford. Enfin, la première fois.

— Ainsi, tu essaies de disparaître uniquement pour me contrarier ? lança le marquis.

— Je suppose que je pourrais vous contrarier en me donnant moins de mal. Et avec une issue bien plus agréable pour moi.

— Si tu veux être débarrassé de moi, tu sais ce qu'il te reste à faire.

— Vous tuer ?

— Espèce de...

— Si j'avais su que ce serait si facile, j'aurais...

— Épouse n'importe quelle idiote et donne-moi un héritier, c'est tout, rugit son père.

— Tout bien considéré, déclara Hugh avec un calme délibéré, je préférerais qu'elle ne soit pas idiote.

La fureur du marquis fut telle qu'il resta une bonne minute sans pouvoir prononcer un mot.

— J'ai besoin de savoir que Ramsgate restera dans la famille, finit-il par tonner.

— Je n'ai jamais dit que je ne me marierais pas, lui rappela Hugh. Mais ce n'est pas vous qui déciderez quand et avec qui. En outre, je ne suis pas votre héritier.

— Frederick...

— ... peut encore se marier, le coupa Hugh en détachant chaque syllabe.

Son père eut un reniflement méprisant avant de se diriger vers la porte.

— Père ! appela Hugh avant qu'il sorte. Ferez-vous savoir à la famille de lord Winstead qu'il peut rentrer en Angleterre sans crainte ?

— Certainement pas. Il peut bien pourrir en enfer. Ou en France, ajouta le marquis avec un ricanement sinistre. Pour moi, c'est à peu près la même chose.

— Aucune raison ne l'empêche de revenir, argua Hugh avec plus de patience qu'il ne pensait en

posséder. Comme nous l'avons remarqué tous les deux, il ne m'a pas tué.

— Il t'a tiré dessus.

— J'avais tiré le premier.

— Dans *l'épaule* !

Hugh serra les dents. Discuter avec son père avait toujours été épuisant. Et cela l'était d'autant plus qu'il aurait dû prendre sa dose de laudanum depuis longtemps.

— C'était ma faute !

— Je m'en moque, riposta le marquis. Il a quitté le terrain sur ses deux pieds. Toi, tu es infirme, et on ne sait même pas si tu es encore capable de procréer.

Malgré lui, Hugh écarquilla les yeux. Il avait été blessé à la jambe, non ? À la *jambe* !

— Tu n'avais pas pensé à cela, n'est-ce pas ? ironisa son père. Cette balle a touché une artère. C'est un miracle que tu ne sois pas mort exsangue. D'après le médecin, il est resté assez de sang dans ta jambe pour la sauver, mais Dieu seul sait ce qu'il en est du reste.

Il ouvrit la porte et lança sa dernière flèche par-dessus son épaule.

— Winstead a brisé ma vie. Je peux bien briser la sienne, bon sang !

Les séquelles éventuelles de la blessure de Hugh ne seraient connues qu'au bout de plusieurs mois. Toutefois, son fémur se consolida peu à peu, et ses muscles, ou ce qu'il en restait, cicatrisèrent lentement. En outre, tout indiquait qu'il serait encore capable d'avoir un enfant.

Non qu'il en eût l'intention. Plus exactement, l'occasion ne risquait pas de se présenter de sitôt.

Mais quand son père lui posa crûment la question, qu'il exigea une réponse, puis tira violemment drap et couvertures en présence d'un médecin allemand que Hugh n'aurait pas aimé rencontrer au coin d'un bois... Hugh ramena les couvertures sur lui, feignit un indicible embarras et laissa son père croire qu'il était irrémédiablement touché.

Durant tout le temps de sa pénible convalescence, Hugh se retrouva confiné dans la maison paternelle, condamné à l'immobilité, et obligé d'endurer les soins quotidiens d'une infirmière dont la brutalité en aurait remontré à Attila en personne.

Physiquement, elle lui ressemblait aussi. Ou, en tout cas, elle avait un visage qui n'aurait sans doute pas déparé chez les Huns. Certes, la comparaison n'était pas très flatteuse. Pour Attila, s'entend.

Quoi qu'il en soit, Attila l'infirmière, bien que rude et grossière, était encore préférable au marquis. Tous les jours, à 16 heures, il entra dans sa chambre, un verre de cognac à la main (pour lui-même, pas pour son fils), afin de lui faire savoir où en était sa traque de Daniel Smythe-Smith.

Et tous les jours, à 16 h 01, Hugh demandait à son père d'y mettre fin.

En pure perte, bien sûr. Lord Ramsgate avait fait vœu de poursuivre Daniel jusqu'à la mort de l'un ou de l'autre.

Finalement, Hugh fut suffisamment remis pour quitter Ramsgate House. S'il n'avait guère d'argent – juste ses gains au jeu –, il en avait cependant assez pour engager un domestique et prendre un petit appartement à l'Albany, connu pour être le premier immeuble

d'habitation londonien destiné aux messieurs d'excellente naissance quoique de fortune médiocre.

Il réapprit à marcher. Il avait besoin d'une canne pour parcourir une distance un peu longue, mais il aurait pu traverser une salle de bal sur ses deux pieds. Dans la mesure, toutefois, où il aurait eu l'idée de se rendre dans une salle de bal.

Il apprit à vivre avec la douleur. Celle, sourde, de l'os mal ressoudé et celle, plus taraudante, des muscles déchirés.

Et, sans relâche, il se forçait à aller chez son père pour essayer de lui faire entendre raison. En vain. Lord Ramsgate s'accrochait à sa rage de toutes ses forces. Jamais il n'aurait de petit-fils, fulminait-il, et cela à cause du comte de Winstead !

Sans succès. Hugh soulignait que Freddie était en bonne santé, qu'il pouvait encore leur faire la surprise de se marier, et que quantité d'hommes qui auraient préféré rester célibataires prenaient femme. Le marquis se contentait de cracher, au sens propre, de mépris. Même si Freddie se mariait, il ne réussirait jamais à engendrer un fils. Le cas échéant, si, par miracle, il y parvenait, ce ne serait pas un enfant digne de leur nom.

Non, tout était la faute de Winstead ! Hugh était censé donner un héritier à Ramsgate, et il n'était plus qu'un infirme inutile, sans doute incapable, lui aussi, d'engendrer un fils.

Lord Ramsgate ne pardonnerait jamais à Daniel Smythe-Smith, le fringant et populaire comte de Winstead désormais exilé en France. Jamais !

Et Hugh, qui s'était toujours targué d'être capable d'étudier un problème sous tous les angles afin de

parvenir à la solution la plus logique, se trouvait complètement démuné.

Plus d'une fois, il songea à se marier. Néanmoins, même s'il paraissait valide, il ne pouvait écarter la possibilité que la balle ait effectivement provoqué quelques dégâts intimes. En outre, quelle femme voudrait d'un homme affligé d'une jambe aussi abîmée ?

Et puis un jour, un détail de la conversation qu'il avait eue avec son frère juste après le duel lui revint en mémoire.

Freddie avait déclaré qu'il n'avait pas essayé de raisonner leur père, à quoi Hugh avait répondu : « Non, bien sûr. » Après cela il avait pensé : « Qui voudrait débattre avec un homme fou à lier ? »

Il avait enfin sa réponse : un autre homme fou à lier.

*Fensmore, près de Chatteris,
Cambridgeshire, automne 1824*

Lady Sarah Pleinsworth, vétérante de trois saisons londoniennes infructueuses, balaya d'un regard circulaire le futur salon de sa cousine et s'exclama :

— Je croule sous les mariages !

Ses compagnes étaient ses sœurs cadettes, Harriet, Elizabeth et Frances, qui, à seize, quatorze et onze ans, n'étaient pas encore en âge de s'inquiéter de leur avenir conjugal. On aurait néanmoins pu penser qu'elles feraient preuve d'un peu de compassion.

Mais c'était méconnaître les filles Pleinsworth.

— Dans le genre mélodramatique... murmura Harriet, qui lui jeta un simple coup d'œil avant de plonger sa plume dans l'encrier et de reprendre ses griffonnages.

Sarah se tourna lentement vers elle.

— Tu es en train d'écrire une pièce sur Henri VIII et une licorne, et c'est *moi* que tu trouves mélodramatique ?

— C'est une satire, répliqua Harriet.

— C'est quoi, une satire ? demanda Frances. C'est la même chose qu'un satyre ?

— Oui ! répondit Elizabeth, l'air à la fois espiègle et ravie.

— Elizabeth ! lança Harriet d'un ton réprobateur. Frances observa Elizabeth, les yeux plissés.

— Ce n'est pas vrai, hein ?

— Cela devrait l'être, rétorqua Elizabeth, vu que tu as obligé Harriet à mettre une foutue licorne dans son histoire.

— Elizabeth !

Ce n'était pas que Sarah fût vraiment offusquée d'entendre sa sœur jurer, mais en tant qu'aînée, elle savait qu'elle aurait dû l'être. Ou du moins faire semblant.

— Je ne jurais pas, protesta Elizabeth. Je prenais juste mes rêves pour la réalité.

Sa déclaration fut suivie d'un silence perplexe.

— Si la licorne était blessée à mort, expliqua-t-elle, la pièce aurait au moins une chance d'être intéressante.

Frances laissa échapper un cri étouffé.

— Oh, Harriet, tu ne vas pas blesser la licorne, j'espère ?

— Eh bien... répondit sa sœur en cachant son texte avec sa main. Pas grièvement.

— Harriet ! s'écria Frances d'une voix étranglée.

Mais Harriet se tourna vers Sarah.

— Est-il seulement possible de *crouler* sous les mariages ? demanda-t-elle, songeuse. Le cas échéant, deux suffiraient-ils ?

— Oui, marmonna Sarah, morose, s'ils sont célébrés à une semaine d'intervalle, s'il se trouve que l'on appartient à la famille d'une des mariées et à la famille d'un des mariés, et surtout, si l'on est obligée d'être demoiselle d'honneur à un mariage qui...

— Tu ne seras demoiselle d'honneur qu'une seule fois, fit remarquer Elizabeth.

— C'est une de trop, répliqua Sarah.

Personne ne devrait avoir à remonter la nef d'une église avec un bouquet de fleurs sauf à être la mariée, à être déjà mariée ou à être trop jeune pour se marier. Dans le cas contraire, c'était tout bonnement cruel.

— Moi, je trouve merveilleux que Honoria t'ait demandé d'être sa demoiselle d'honneur, déclara Frances. C'est si romantique ! Peut-être que tu pourrais écrire une scène de ce genre dans ta pièce, Harriet.

— C'est une bonne idée. Je pourrais introduire un nouveau personnage. Il ressemblerait physiquement à Sarah.

Cette dernière ne prit même pas la peine de la regarder pour maugréer :

— S'il te plaît, abstiens-toi.

— Non, ce serait vraiment amusant, insista Harriet. Des petites allusions, juste pour nous trois.

— On est quatre, lui rappela Elizabeth.

— Ah oui, c'est vrai ! Désolée, je crois qu'en fait, j'oubliais Sarah.

Celle-ci ne jugea pas la remarque digne d'un commentaire, ce qui ne l'empêcha pas de pincer les lèvres.

— Ce que je veux dire, continua Harriet, c'est que nous nous souviendrons toujours que nous étions ici, ensemble, quand nous y avons pensé.

— Tu pourrais me prendre pour modèle ? suggéra Frances, pleine d'espoir.

— Non, non, il est trop tard pour changer, à présent. Je l'ai déjà dans ma tête. Le nouveau personnage doit ressembler à Sarah. Attendez...

Elle se mit à écrire avec frénésie.

— D'épais cheveux noirs, avec une petite tendance à friser.

— Des yeux sombres, insondables, enchaîna Frances, un peu haletante. Ils doivent être insondables.

— Avec un soupçon de folie, renchérit Elizabeth. Sarah pivota abruptement vers elle.

— Quoi ? J'ajoute ma modeste contribution, se défendit sa sœur. D'ailleurs, à cet instant, je le vois bien, le soupçon de folie.

— Il n'y a pas de quoi être étonnée ! répliqua Sarah.

— Pas trop grande ni trop petite, enchaîna Harriet sans cesser d'écrire.

Avec un sourire jusqu'aux oreilles, Elizabeth ajouta sur le même ton :

— Pas trop mince ni trop grosse.

— J'en ai un, j'en ai un ! s'exclama Frances en sautillant sur place. Pas trop rose ni trop verte.

La conversation s'arrêta net.

— Je te demande pardon ? finit par dire Sarah.

— C'est rare que tu sois embarrassée, expliqua Frances, tu ne rougis pas souvent. Et je ne t'ai vue qu'une seule fois vomir, c'était quand on a tous mangé du poisson pas frais à Brighton.

— D'où le vert, en déduisit Harriet. Remarquablement observé, Frances. Les gens deviennent vraiment verdâtres lorsqu'ils ont mal au cœur. Je me demande pourquoi.

— C'est à cause de la bile, répondit Elizabeth.

— Cette conversation est-elle vraiment indispensable ? demanda Sarah.

— Je ne comprends pas pourquoi tu es de si mauvaise humeur, fit remarquer Harriet.

— Je ne suis pas de mauvaise humeur.

— Tu n'es pas de *bonne* humeur.

Comme Sarah ne prenait pas la peine de la contredire, Harriet poursuivit :

— À ta place, je serais aux anges. Tu vas aller jusqu'à l'autel.

— Comme si je ne le savais pas, gémit Sarah, qui se laissa tomber sur le sofa.

Sa petite sœur s'approcha et la regarda en se penchant par-dessus le dossier.

— Tu ne veux pas aller jusqu'à l'autel ?

Elle lui évoquait un moineau sur le qui-vive, à incliner ainsi, avec vivacité, la tête à gauche et à droite.

— Pas particulièrement, avoua Sarah.

Sauf, bien sûr, s'agissant de son propre mariage. Il lui était cependant difficile d'aborder ce sujet avec ses sœurs. L'écart d'âge qui les séparait était bien trop important, et il y avait des choses dont elle ne pouvait pas parler avec une gamine de onze ans.

Leur mère avait perdu trois bébés entre Sarah et Harriet. Deux à la suite de fausses couches, et le dernier – le seul garçon – était mort dans son berceau avant l'âge de trois mois. Sarah était certaine que ses parents regrettaient de n'avoir pas de fils mais, pour leur rendre justice, ils ne se plaignaient jamais. Lorsqu'ils évoquaient William, le cousin de Sarah qui hériterait du titre, ce n'était jamais avec amertume.

Certes, ils avaient envisagé que Sarah épouse William, ce qui aurait été le plus simple. Sauf que William avait trois ans de moins qu'elle. Il avait dix-huit ans, venait d'entrer à Oxford, et n'allait certainement pas se marier durant les cinq années à venir.

Il était hors de question que Sarah attende cinq ans. Pas même quatre. Ni même...

— Sarah !

Elle releva les yeux. Juste à temps, apparemment, car Elizabeth se préparait à jeter un livre de poésie dans sa direction.

— Abstiens-toi, lui conseilla Sarah.

Avec une moue déçue, Elizabeth laissa sa main retomber le long de son corps.

— Pour la troisième fois, sais-tu si tous les invités sont arrivés ?

— Je le pense, répondit Sarah, encore qu'en vérité elle n'en ait pas la moindre idée. C'est difficile à dire, avec ceux qui logent au village.

Leur cousine Honoria Smythe-Smith épousait le comte de Chatteris le lendemain matin. La cérémonie se déroulerait ici, à Fensmore, le domaine ancestral des Chatteris dans le nord du Cambridgeshire. Mais, si imposante soit-elle, la demeure de lord Chatteris ne pouvait pas accueillir tous les invités venus de Londres. Certains avaient donc été obligés de louer des chambres dans les auberges de la région.

En tant que membres de la famille, les Pleinsworth avaient été les premiers à se voir attribuer des chambres à Fensmore. Ils étaient arrivés presque une semaine plus tôt afin d'aider aux préparatifs. Plus exactement, c'était leur mère qui aidait aux préparatifs. Sarah, elle, s'était vu confier la tâche, ardue, de veiller sur ses sœurs.

Normalement, cette responsabilité aurait dû revenir à leur gouvernante, ce qui aurait permis à Sarah de remplir ses devoirs de demoiselle d'honneur auprès de Honoria. Mais il se trouvait que leur ex-gouvernante se mariait quelques jours plus tard.

Avec le frère de Honoria.

En conséquence, une fois les noces Chatteris-Smythe-Smith dûment célébrées, Sarah – ainsi que la

moitié de Londres, semblait-il – se rendrait à Whipple Hill, dans le Berkshire, pour assister au mariage de Daniel Smythe-Smith et de Mlle Anne Wynter. Daniel étant également comte, son mariage s’annonçait tout aussi grandiose que celui de Honoria.

Sarah aurait donc à deux reprises l’occasion de danser, de plaisanter, et de ressentir douloureusement le fait qu’elle n’était pas l’une des heureuses élues.

Elle voulait juste se marier. Était-ce si pathétique ?

Non, bien sûr. Elle n’avait été élevée que pour trouver un mari, endosser le rôle d’épouse et aussi... jouer du piano dans l’infâme quatuor Smythe-Smith.

Tout bien réfléchi, c’était peut-être là une des raisons pour lesquelles elle aspirait tant à se marier.

Chaque année, les quatre cousines Smythe-Smith les plus âgées et encore célibataires étaient obligées de réunir leurs talents musicaux inexistants, de former un quatuor, et de se produire en public. Devant des personnes en chair et en os, et qui n’étaient pas toutes sourdes.

L’enfer. Sarah ne voyait pas comment décrire autrement cet événement, car un terme plus approprié n’avait pas encore été inventé.

Pour qualifier le bruit qui émanait des instruments des quatre filles, il n’existait pas non plus de terme adéquat. Il n’empêche que toutes les mères Smythe-Smith, y compris celle de Sarah – née Smythe-Smith même si elle portait désormais le nom de Pleinsworth –, s’asseyaient au premier rang, un sourire béat aux lèvres, avec la conviction complètement folle que leurs filles étaient des prodiges. Quant au reste du public...

Cela, c’était un mystère.

Que faisait là le « reste du public » ? Sarah n'avait pas encore trouvé la réponse à cette question. Parce qu'il suffisait à une personne d'assister à un seul concert du quatuor Smythe-Smith pour comprendre qu'il n'y aurait jamais rien de bon à en tirer. Cependant, après examen de la liste d'invités de chaque année, Sarah avait constaté que certaines personnes venaient tous les ans. Elles devaient pourtant savoir qu'elles s'exposaient à ce qui s'apparentait à « une torture auditive ».

L'expression existait, apparemment, et elle avait dû être forgée pour l'occasion.

La seule manière, pour une cousine Smythe-Smith, d'être libérée du quatuor, c'était de se marier. Ou de feindre un malaise foudroyant. Sarah avait déjà eu recours une fois à ce stratagème et doutait qu'il réussisse une seconde fois.

Être un garçon dispensait aussi d'apprendre à martyriser un instrument et de sacrifier sa dignité sur l'autel de l'humiliation publique.

C'était d'une injustice flagrante.

Pour en revenir au mariage, les trois saisons à Londres de Sarah avaient été des échecs complets.

Certes, pas plus tard que l'été dernier, deux gentlemen avaient demandé sa main. Consciente qu'elle se condamnait probablement à une année supplémentaire de pianoforte, Sarah les avait néanmoins refusés l'un et l'autre.

Elle ne rêvait pas d'une folle passion. Elle était bien trop rationnelle pour croire que tout le monde trouvait son âme sœur – ni même que chacun en possédait une. Mais une jeune fille de vingt et un ans ne devrait pas avoir à épouser un homme de soixante-trois.

Quant à son autre prétendant... Sarah soupira. Il était d'une rare affabilité, cependant, chaque fois qu'il comptait jusqu'à vingt (et il semblait le faire à une fréquence étonnante), il sautait le nombre douze.

Sarah ne demandait pas non plus à épouser un génie, mais était-ce vraiment trop exiger d'un mari qu'il sache compter ?

— Le mariage, murmura-t-elle pour elle-même.

— Qu'est-ce que tu dis ? demanda Frances, qui l'observait toujours par-dessus le dossier du sofa.

Harriet et Elizabeth étaient occupées dans leur coin, ce dont Sarah se félicita, car elle n'avait pas besoin d'un public autre qu'une gamine de onze ans lorsqu'elle annonça :

— Il faut que je me marie cette année. Sinon, je pense que je vais mourir, tout simplement !!!

Hugh Prentice s'arrêta brièvement sur le seuil du salon. Puis il secoua la tête et continua son chemin. Sarah Pleinsworth, si son ouïe ne le trompait pas...

Encore une raison pour laquelle il ne voulait pas assister à ce mariage.

Hugh avait toujours été un être solitaire, et rares étaient les personnes dont il recherchait délibérément la compagnie. En même temps, il y avait peu de gens qu'il évitait à tout prix.

Son père, bien entendu ; les assassins ; et lady Sarah Pleinsworth.

Même si leur première rencontre n'avait pas été un désastre absolu, ils n'auraient jamais pu être amis. Sarah Pleinsworth était l'une de ces femmes portées sur l'hyperbole et les déclarations grandiloquentes. Hugh n'avait pas pour habitude d'étudier les discours

des autres, mais quand lady Sarah parlait, il était difficile de l'ignorer.

Elle utilisait beaucoup trop d'adverbes, et encore plus de points d'exclamation.

En outre, elle le méprisait. Ce n'était pas une simple conjecture de sa part puisqu'il le lui avait entendu dire. Il n'en était pas affecté vu qu'elle n'avait aucune importance à ses yeux. Il aurait préféré qu'elle apprenne à se taire.

Comme à cet instant précis : elle allait mourir si elle ne se mariait pas cette année ? Franchement, on n'avait pas idée !

Il secoua de nouveau la tête. Au moins, il n'aurait pas à assister à ce mariage-*là*.

Il avait presque réussi à éviter ce mariage-*ci*. Hélas, Daniel Smythe-Smith avait insisté. Quand Hugh avait argué que ce n'était même pas son propre mariage, Daniel s'était adossé à son fauteuil et avait déclaré que c'était celui de sa sœur et que si tous les deux voulaient convaincre le reste de la société que leur différend était oublié, Hugh avait intérêt à se montrer, et avec le sourire.

L'invitation n'était pas des plus gracieuses, mais Hugh s'en moquait. Il préférerait que les gens disent ce qu'ils avaient à dire et en restent là. Daniel avait cependant raison sur un point : les apparences, en l'occurrence, étaient importantes.

Le scandale avait atteint des proportions inimaginables lorsque les deux hommes s'étaient battus en duel, trois ans et demi plus tôt. Daniel avait été contraint de fuir le pays, et Hugh avait passé une année entière à réapprendre à marcher. Durant l'année suivante, Hugh avait tenté de convaincre son père de renoncer à traquer Daniel. Et celle d'après, il

s'était mis lui-même à la recherche de Daniel, après avoir trouvé le moyen d'obliger son père à rappeler ses espions et ses assassins.

Des espions et des assassins... Son existence avait donc à ce point sombré dans le mélodrame pour qu'il en arrive à trouver les mots « espions et assassins » pertinents ?

Hugh poussa un long soupir. Il avait réduit son père à l'impuissance, avait réussi à retrouver Daniel Smythe-Smith et à le ramener en Angleterre. À présent, Daniel allait se marier et vivrait heureux. Tout était bien qui finissait bien.

Pour tout le monde, hormis pour lui-même.

Il baissa les yeux sur sa jambe. Qu'il souffre de séquelles irrémédiables n'était que justice puisque c'était lui le responsable.

Mais, bon sang, qu'elle lui faisait mal, aujourd'hui ! Il se ressentait durement des onze heures passées en voiture, la veille.

En toute honnêteté, il ne comprenait pas pourquoi on lui demandait d'assister à ce mariage. Sa présence à celui de Daniel, un peu plus tard dans le mois, aurait suffi à convaincre la société que leur altercation appartenait au passé.

Même s'il n'en était pas fier, Hugh était obligé d'admettre que, dans ce cas précis, il se souciait de l'opinion de la bonne société. Que les gens le traitent d'excentrique, plus à l'aise avec les cartes qu'avec ses semblables, ne l'avait pas gêné. Pas plus que la confiance d'une mère de famille à une autre, surprise malgré lui : elle avait déclaré qu'elle le trouvait très étrange, et ne permettrait pas à sa fille de le considérer comme un prétendant potentiel – si tant est que sa fille en vienne à s'intéresser à lui, ce qui, avait-elle

ajouté d'un ton catégorique, ne risquait pas de se produire.

Hugh n'avait pas accordé d'importance à cette déclaration, mais il se la rappelait mot pour mot.

Ce qui l'affectait, en revanche, c'était d'être considéré comme un vilain personnage ; que quelqu'un puisse penser qu'il avait voulu tuer Daniel Smythe-Smith, ou qu'il s'était réjoui que celui-ci ait été obligé de se réfugier à l'étranger. Cela, il ne le supportait pas. Et si la seule manière de blanchir sa réputation était de prouver à la bonne société que Daniel lui avait pardonné, il assisterait à ce mariage et se prêterait à tout ce que Daniel jugerait approprié.

— Oh, lord Hugh !

Il s'immobilisa en entendant cette voix féminine familière. C'était la future mariée en personne, lady Honoria Smythe-Smith, bientôt lady Chatteris. Dans vingt-trois heures, en fait, si la cérémonie commençait à temps, ce dont il doutait un peu. Il fut surpris de la rencontrer. Les futures mariées n'étaient-elles pas censées être entourées de leurs amies et des membres féminins de leur famille pour veiller aux ultimes détails ?

Hugh prit un appui différent sur sa canne afin de s'incliner devant elle.

— Bonjour, lady Honoria.

— Je suis si heureuse que vous ayez pu venir !

Après l'avoir scrutée plus longtemps que les conventions ne le permettaient, il fut à peu près convaincu de sa sincérité.

— Et je suis ravi d'être là, mentit-il.

Elle afficha un grand sourire lumineux, de ceux que seul le bonheur véritable est capable de produire. Mais Hugh ne se faisait pas d'illusions : ce n'était pas lui le responsable d'un pareil sourire. Il n'avait fait

que proférer une politesse, et évité ainsi de jeter une ombre sur sa félicité de future mariée. Simple calcul...

— Le petit déjeuner vous a-t-il plu ? s'enquit-elle.

Il devina qu'elle ne l'avait pas interpellé pour s'enquérir de ce qu'il avait mangé. Toutefois, comme il était évident qu'il sortait de la salle à manger, il répondit :

— Énormément. Je ne peux que louer les cuisines de lord Chatteris.

— Merci beaucoup. Il n'y a pas eu d'événement de cette ampleur à Fensmore depuis plusieurs dizaines d'années. Les domestiques sont presque malades d'appréhension. Et de joie. Enfin, corrigea Honoria après s'être mordu la lèvre, surtout d'appréhension.

N'ayant rien à ajouter, Hugh attendit qu'elle poursuive. Ce qu'elle fit aussitôt.

— J'ai une faveur à vous demander.

Il ne voyait pas laquelle, mais Honoria était la future mariée, et si elle lui avait demandé de se tenir sur la tête, les convenances auraient exigé qu'il s'y essaie.

— Mon cousin Arthur est indisposé, enchaîna-t-elle, or il devait être assis à la table d'honneur lors du repas de noces.

Oh, non ! Non, elle ne lui demandait pas de...

— Nous avons besoin d'un autre gentleman, et je... j'espérais que vous accepteriez de le remplacer. Ce serait une très bonne manière de... eh bien...

Elle déglutit, puis elle leva les yeux au plafond, le temps de trouver la formulation correcte.

— ... de montrer que tout va bien. Du moins... que tout semble aller bien.

Hugh la dévisagea. Son cœur ne se serra pas, ni ne s'emballa. Il n'y avait aucune raison qu'il appréhende

de se retrouver à la table d'honneur ; en revanche, il avait toutes les raisons de le redouter.

— Non que tout n'aille pas pour le mieux, ajouta-t-elle en hâte. En ce qui me concerne, et ma mère aussi, je peux vous assurer que... nous vous tenons en grande estime. Nous savons... enfin... nous savons par Daniel ce que vous avez fait.

Hugh se demanda ce que Daniel lui avait dit, exactement.

— Je sais qu'il ne serait pas ici, en Angleterre, si vous ne l'aviez pas recherché. Et je vous en suis infiniment reconnaissante.

Avec une délicatesse peu commune, elle s'abstint de souligner que c'était à cause de lui que son frère avait dû s'exiler.

— Une personne très sage m'a dit un jour que ce ne sont pas les fautes que nous commettons qui révèlent notre caractère, continua-t-elle avec un sourire serein, mais ce que nous mettons en œuvre pour les réparer.

— Une personne très sage ? murmura Hugh.

— Ma mère, en fait, avoua-t-elle, l'air un peu contrite. Et je précise qu'elle l'a dit bien plus souvent à Daniel qu'à moi. J'ai cependant fini par comprendre, et j'espère que lui aussi, à quel point c'est vrai.

— Je crois qu'il l'a compris, confirma Hugh à voix basse.

— Bon, alors, qu'en dites-vous ? reprit Honoria, changeant à la fois de sujet et de ton. Vous joindrez-vous à nous à la table d'honneur ? Le cas échéant, vous me feriez une faveur immense.

— Je serai honoré de prendre la place de votre cousin, déclara Hugh.

Quand bien même il aurait préféré se rouler dans la neige plutôt que de trôner sur une estrade face à tous les invités, cela demeurerait un honneur.

Le visage de Honoria s'illumina de nouveau, irradiant de bonheur. Était-ce le mariage qui faisait un tel effet sur les gens ?

— Oh, merci ! répondit-elle, manifestement soulagée. Si vous aviez refusé, j'aurais été obligée de demander à mon autre cousin, Rupert, et...

— Vous avez un autre cousin ? Avant lequel vous me faites passer ?

Hugh avait beau ne pas accorder beaucoup d'importance à la myriade de règles qui régissaient la vie de la haute société, il ne les ignorait pas pour autant.

— Il est affreux, chuchota-t-elle. Franchement, il est impossible, et il mange beaucoup trop d'oignons.

— Eh bien, dans ce cas... murmura Hugh.

— En plus, continua Honoria, Sarah et lui ne s'entendent pas.

Hugh pesait toujours ses mots avant de parler. Cette fois, pourtant, il fut incapable de se retenir.

— Moi non plus, je ne m'entends pas avec... commença-t-il avant de se mordre la langue.

— Je vous demande pardon ?

— Je ne vois pas en quoi cela constitue un problème, réussit-il à dire entre ses dents.

Seigneur, il allait être obligé de s'asseoir à côté de Sarah Pleinsworth ! Comment était-il possible que Honoria Smythe-Smith ne se rende pas compte de ce qu'une telle idée avait d'aberrant.

— Merci beaucoup, lord Hugh, dit la jeune femme avec effusion. J'apprécie vraiment. Si je les installais côte à côte – et il n'y aurait aucune autre place pour

lui, croyez-moi, j'ai cherché –, ce serait la bagarre assurée.

— Lady Sarah ? La bagarre ? murmura Hugh.

— Oui, je sais, dit Honoria, se méprenant totalement sur sa remarque, c'est difficile à imaginer. Sarah et moi n'avons jamais échangé une parole un peu vive. Elle a un sens de l'humour absolument merveilleux.

Hugh s'abstint de tout commentaire. Honoria lui adressa alors un sourire éclatant.

— Je vous remercie encore. Vous me rendez un service inestimable.

— Comment aurais-je pu refuser ?

Elle plissa brièvement les yeux, mais ne sembla pas relever de sarcasme dans sa remarque. Ce qui était normal puisque Hugh lui-même ne savait pas s'il était sarcastique.

— Bien, reprit-elle, je vais prévenir Sarah.

— Elle est dans le salon.

Comme Honoria le regardait avec curiosité, il précisa :

— Je l'ai entendue parler en passant devant la porte. Elle a une voix très caractéristique, ajouta-t-il alors que Honoria haussait les sourcils.

— Je n'avais pas remarqué.

Hugh préféra se taire et décida que le moment était parfait pour prendre congé.

La future épouse avait toutefois d'autres projets.

— Si elle est juste à côté, pourquoi ne pas venir avec moi lui annoncer la bonne nouvelle ?

C'était bien la dernière chose qu'il souhaitait. Mais quand Honoria lui sourit, il se rappela qu'elle était la *mariée*.

Et il lui emboîta le pas.

Dans les romances – celles que Sarah lisait par dizaines sans la moindre honte –, les sentiments étaient peints avec une brosse grossière et non un pinceau délicat. L'héroïne se frappait le front de la main et disait des choses comme : « Oh, si seulement je rencontrais un gentleman qui passe outre à ma naissance illégitime et à mon orteil surnuméraire ! »

Restait certes à trouver un auteur s'intéressant aux orteils en trop. Pourtant, cela ferait sûrement une bonne histoire.

Pour en revenir aux sentiments, l'héroïne murmurerait une prière fervente, et alors, comme surgi d'une lampe merveilleuse, un jeune homme apparaîtrait.

Raison pour laquelle, après avoir annoncé (ridiculement, il fallait l'admettre) qu'elle mourrait si elle ne se mariait pas cette année, Sarah tourna les yeux vers la porte. N'aurait-ce pas été vraiment drôle qu'un jeune homme apparaisse bel et bien ?

Évidemment, cela ne se produisit pas.

— Pfff, marmonna-t-elle. Même les dieux de la littérature désespèrent de moi.

— Tu as dit quelque chose ? s'enquit Harriet.

— Oh, si seulement je rencontrais un homme qui me rende malheureuse et m'exaspère jusqu'à la fin de mes jours ! répondit-elle entre ses dents.

Et là, bien sûr... lord Hugh Prentice !

Dieu tout-puissant, ses épreuves ne connaîtraient donc jamais de fin ?

— Sarah ! s'exclama Honoria d'un ton joyeux. J'ai une bonne nouvelle.

Sarah se leva. Elle regarda sa cousine, puis Hugh Prentice, qu'elle n'avait jamais aimé, puis de nouveau sa cousine. Honoria était sa meilleure amie et, à ce

titre, elle aurait dû deviner que la nouvelle ne pouvait pas être bonne. Du moins à ses yeux.

À ceux de Hugh Prentice également, à en juger par son expression.

Mais Honoria rayonnait, et esquissa presque un petit pas de danse avant d'annoncer :

— Le cousin Arthur est malade.

Elizabeth leva aussitôt les yeux.

— En effet, c'est une bonne nouvelle.

— Oh, arrête ! intervint Harriet. Il est deux fois moins pénible que Rupert.

— Ce n'est pas cela, la bonne nouvelle, intervint Honoria, qui jeta un coup d'œil nerveux à Hugh, de crainte sans doute qu'il ne les juge impitoyables. La bonne nouvelle, c'est que Sarah, qui devait être assise à côté de Rupert demain, ne le sera pas.

Frances étouffa un cri et traversa le salon en sautillant.

— Cela veut dire que je pourrai être à la table d'honneur ? S'il te plaît, laisse-moi prendre sa place ! J'en rêve ! Surtout qu'elle sera sur une estrade, hein ? Je dominerai tout le monde.

— Frances, ma chérie, j'aimerais te faire plaisir, assura Honoria. Mais tu sais bien qu'il n'y a pas d'enfants à la grande table. Et puis, c'est un homme qu'il nous faut.

— D'où lord Hugh, en déduisit Elizabeth.

— Je suis heureux de pouvoir rendre ce service, déclara Hugh, bien qu'il fût évident aux yeux de Sarah que ce n'était pas le cas.

— Vous n'imaginez pas à quel point nous vous en sommes reconnaissantes, avoua Honoria. Surtout Sarah.

Hugh regarda Sarah, qui lui rendit son regard. Il était indispensable qu'il comprenne qu'en fait, elle ne lui en était pas reconnaissante.

Mais il sourit, l'infâme !

Enfin, chez n'importe qui d'autre, on n'aurait pas appelé cela un sourire. Toutefois, son visage était si sévère que le plus infime frémissement de la commissure de ses lèvres équivalait à des bonds de joie.

— Je suis certaine que je serai enchantée d'être assise à côté de vous plutôt qu'à côté de Rupert, déclara Sarah.

« Enchantée » était exagéré. Mais le cousin Rupert avait une haleine terrible, et avec lord Hugh, elle éviterait au moins cette épreuve.

— Certaine, répéta ce dernier.

Se moquait-il d'elle ? C'était un autre trait qui faisait de lord Hugh Prentice l'homme le plus exaspérant de Grande-Bretagne. Si l'on se moque de vous, n'êtes-vous pas en droit de le savoir ?

— Vous ne croquez pas d'oignon cru avec votre thé, n'est-ce pas ? s'enquit Sarah d'un ton froid.

Il sourit. Ou peut-être pas.

— Non.

— Dans ce cas, j'en suis certaine.

— Sarah ? risqua Honoria.

Sarah se tourna vers sa cousine, un sourire radieux aux lèvres. Elle n'avait pas oublié cet instant désastreux, l'année précédente, lorsqu'elle avait fait la connaissance de lord Hugh. Il était alors passé du chaud au froid en un clin d'œil. Franchement, s'il en était capable, pourquoi pas elle ?

— Ton mariage sera parfait, assura-t-elle. Lord Hugh et moi nous entendrons à merveille, j'en suis sûre.

Honorina ne parut pas croire à cette déclaration – ce à quoi Sarah s’attendait plus ou moins. En une seconde, ses yeux firent au moins six allers-retours entre lord Hugh et elle.

— Hum, fit-elle, manifestement déconcertée par le malaise perceptible, mais indéfinissable. Bien...

Sarah s’obligea à afficher un sourire placide. Pour Honorina, elle essaierait de se montrer polie avec Hugh Prentice. Elle essaierait même de lui sourire, et de rire à ses plaisanteries, si jamais il en faisait. Tout de même, comment se pouvait-il que Honorina n’ait pas deviné à quel point elle haïssait lord Hugh ?

« Haïr » était peut-être un peu fort, cela dit. La haine, elle la réservait au démon incarné. Napoléon, par exemple. Ou ce fleuriste de Covent Garden qui avait tenté de la flouer pas plus tard que la semaine précédente.

Il n’empêche que Hugh Prentice était plus qu’irritant, plus qu’exaspérant. C’était la seule personne, hormis ses sœurs, qui avait réussi à la rendre tellement furieuse qu’elle avait dû se forcer à croiser les mains pour ne pas le gifler.

Jamais elle n’avait été aussi furieuse que cette nuit-là...

Leur rencontre (vue par *elle*)

*Seize mois plus tôt, une salle de bal londonienne
où l'on célèbre les fiançailles de M. Charles
Dunwoody avec Mlle Nerissa Berbrooke*

— Tu le trouves beau, M. St. Clair ?

Sarah ne se tourna même pas vers Honoria pour lui poser cette question. Elle gardait les yeux rivés sur M. St. Clair, s'efforçant de savoir ce qu'elle pensait de lui. Elle avait toujours aimé les hommes aux cheveux auburn, mais elle n'était pas sûre d'aimer son catogan. Est-ce qu'il avait ainsi l'air d'un pirate, ou l'air de quelqu'un qui *essaie* d'avoir l'air d'un pirate ?

La différence était considérable.

— Gareth St. Clair ? demanda Honoria. Tu veux dire, le petit-fils de lady Danbury ?

Sarah pivota brusquement pour faire face à sa cousine.

— Non ! s'exclama-t-elle.

— Si. Je suis certaine que c'est son petit-fils.

— Dans ce cas, je le raye de ma liste sur-le-champ.

— Figure-toi que j'admire lady Danbury, déclara Honoria. Elle dit exactement ce qu'elle pense.

— Ce qui est précisément la raison pour laquelle aucune femme sensée ne voudrait épouser un membre de sa famille. Bonté divine, Honoria, et s'il faut vivre avec elle ?

— Tu as la réputation d'être assez directe, toi aussi, lui rappela Honoria.

— Quoi qu'il en soit, répliqua Sarah – et elle n'irait pas plus loin dans l'acquiescement –, je ne fais pas le poids face à lady Danbury.

De nouveau, elle jeta un coup d'œil à M. St. Clair. Pirate ou aspirant pirate ? Finalement, s'il avait un lien avec lady Danbury, la question ne se posait plus.

— Accorde-toi un peu de temps, suggéra Honoria en lui tapotant le bras.

— Combien de temps ? riposta Sarah, sarcastique. Elle a quatre-vingts ans bien sonnés.

— Nous avons tous besoin d'espérer, murmura sa cousine.

Sarah ne put s'empêcher de lever les yeux au ciel.

— Ma vie est-elle devenue si pathétique qu'il me faut mesurer mes espoirs en décennies plutôt qu'en années ?

— Non, bien sûr que non, mais...

— Mais quoi ?

Honoria soupira.

— Crois-tu que nous trouverons un mari cette année ?

Trop affligée pour exprimer sa pensée à voix haute, Sarah se contenta de lui adresser un regard navré.

Et toutes deux soupirèrent à l'unisson.

— Nous sommes bel et bien pathétiques, constata Sarah.

Elles balayèrent la salle de bal du regard en silence pendant quelques instants. Puis Sarah lâcha :

— Ce soir, cela m'est égal, cependant.

— D'être pathétique ?

— Ce soir, tu es avec moi, répondit Sarah avec un sourire malicieux.

— Et on est moins malheureux ensemble ?

— C'est cela qui est curieux, avoua Sarah, un peu perplexe. Ce soir, je ne suis pas malheureuse.

— Figure-toi, Sarah Pleinsworth, répliqua Honoria sans dissimuler son amusement, que c'est peut-être la chose la plus gentille que tu m'aies jamais dite.

Sarah gloussa avant de demander :

— Tu veux que l'on soit vieilles filles ensemble ? Toutes ridées et chancelantes au concert annuel ?

— Je suis à peu près certaine que là, ce n'est pas la chose la plus gentille que tu m'aies jamais dite, rétorqua Honoria en réprimant un frisson. J'adore le concert, mais...

Ce fut tout juste si Sarah ne se plaqua pas les mains sur les oreilles. Personne ne pouvait aimer ce concert !

— Non, tu mens !

— J'ai dit que j'aimais le concert, pas la musique, précisa Honoria.

— Tu peux me dire en quoi c'est différent, s'il te plaît ? J'ai cru mourir...

— Allons, Sarah, n'exagère pas.

— Si seulement c'était le cas, marmonna Sarah.

— Personnellement, j'ai trouvé très amusant de répéter avec Viola, Marigold et toi. Et l'année prochaine, ce sera encore mieux. Iris sera avec nous pour la partie violoncelle. Tante Maria m'a dit que ce n'était plus qu'une question de semaines avant

que M. Wedgecombe demande Marigold en mariage. Encore que, ajouta-t-elle, les sourcils froncés, je ne voie pas comment elle peut en être certaine.

— Là n'est pas la question, rétorqua Sarah avec gravité. Et quand bien même, cela ne rachèterait pas l'humiliation publique. Si tu veux passer du temps avec tes cousines, invite-nous à un pique-nique. Ou à un jeu de Pall Mall.

— Ce ne serait pas la même chose.

— Dieu merci !

C'est en vain qu'elle essayait d'effacer de sa mémoire ses débuts dans le quatuor Smythe-Smith, avec déluge de fausses notes et pléthore de regards affligés...

C'était la raison pour laquelle elle n'avait pas d'autre choix que de considérer chaque homme comme un mari potentiel. Si elle devait se produire encore une fois avec ses cousines, elle en mourrait.

Et ce n'était pas une exagération.

— Bien, reprit-elle en carrant les épaules, histoire d'accorder son attitude à son ton décidé.

Il était temps de revenir à ses préoccupations.

— M. St. Clair est rayé de ma liste. Qui d'autre est présent ce soir ?

— Personne, répondit Honoria, morose.

— Personne ? Comment est-ce possible ? Et M. Travers ? Je croyais que lui et toi...

Honoria afficha une mine dépitée.

— Oh ! Je suis désolée. Que s'est-il passé ?

— Je l'ignore. Je croyais que tout allait très bien. Et puis... rien.

— C'est vraiment curieux.

Si on avait demandé son avis à Sarah, ce n'était pas sur M. Travers qu'elle aurait d'emblée jeté son

dévolu. Mais il paraissait plutôt sérieux. Sûrement pas le genre d'homme à abandonner une dame sans explication.

— Tu es sûre ? insista-t-elle.

— Lors de la soirée chez Mme Wemberley, la semaine dernière, je lui ai souri et il a quitté la pièce en courant.

— Non, tu te l'es sûrement imaginé...

— Il a même heurté un pied de table dans sa précipitation.

— Aïe, murmura Sarah en grimaçant. Je suis désolée.

Elle était sincère. Même si avoir Honoria à son côté et ne pas se sentir la seule laissée-pour-compte sur le marché du mariage était réconfortant, elle souhaitait le bonheur de sa cousine.

— C'est peut-être mieux ainsi, reprit celle-ci, toujours optimiste. Nous avons très peu de centres d'intérêt en commun. En fait, c'est un mélomane et je ne sais pas comment il aurait apprécié... Oh !

— Qu'y a-t-il ? demanda Sarah.

— Pourquoi est-il ici ? chuchota Honoria.

— Qui ? M. Travers ?

— Non. Hugh Prentice !

Tout le corps de Sarah se raidit de rage.

— Comment ose-t-il se montrer ? siffla-t-elle. Il savait forcément que nous serions là.

Honoria secoua la tête.

— Il a tout autant le droit d'être ici que...

— Certainement pas, l'interrompit Sarah.

On pouvait faire confiance à sa cousine pour montrer de la gentillesse et de la magnanimité quand ni l'une ni l'autre n'étaient méritées.

— Ce qu'il faut à lord Hugh Prentice, poursuivit Sarah, c'est une flagellation publique.

— Sarah !

— Il y a un temps pour la charité chrétienne, et ce temps-là n'est pas encore venu pour lord Hugh Prentice, s'entêta Sarah en observant ce dernier, les yeux plissés.

Ils n'avaient jamais été officiellement présentés l'un à l'autre. Le duel avait eu lieu avant les débuts dans le monde de Sarah et ensuite, évidemment, personne ne s'était risqué à jouer les intermédiaires.

Sarah s'était toutefois arrangée pour savoir à quoi il ressemblait.

Vu de dos, comme à cet instant, l'homme présentait une chevelure d'un châtain clair acceptable. Blond foncé même si l'on était d'humeur charitable. Elle ne voyait pas s'il avait une canne. Avait-il moins de mal à marcher ? La dernière fois qu'elle l'avait vu, plusieurs mois auparavant, il boitait de façon très marquée.

— C'est un ami de M. Dunwoody, expliqua Honoria d'une petite voix tremblante. Il aura voulu le féliciter.

— Voudrait-il offrir à l'heureux couple une île privée dans le Pacifique que je m'en moquerais, riposta Sarah. Vous aussi, vous êtes amis avec M. Dunwoody. Vous le connaissez depuis des années, et lord Hugh ne peut pas l'ignorer.

— Oui, mais...

— Ne lui cherche pas d'excuses. Je me contrefiche de ce que lord Hugh pense de Daniel...

— Pas moi. Je me soucie de ce que chacun pense de Daniel.

— Là n'est pas la question ! fulmina Sarah. Alors même que vous êtes innocents, vous avez souffert

au-delà de l'imaginable. Si lord Hugh avait la moindre décence, il éviterait toute réunion mondaine à laquelle vous êtes susceptibles d'assister.

— Tu as raison, murmura Honoria qui, l'espace d'un instant, ferma les yeux, l'air terriblement lasse. Mais je n'ai pas envie d'y penser. Je veux juste m'en aller. Je veux rentrer chez moi.

Sarah fixait toujours l'homme en question, ou plutôt son dos.

— Il aurait dû s'abstenir, murmura-t-elle. D'ailleurs, ajouta-t-elle en esquissant un pas, je m'en vais le lui...

Honoria l'attrapa par le bras.

— Surtout, ne fais pas cela ! Si tu provoques une scène...

— Jamais je ne provoquerais de scène.

Mais toutes deux savaient pertinemment que c'était faux. Pour Hugh Prentice, ou plutôt à cause de Hugh Prentice, Sarah était prête à faire une scène susceptible de devenir légendaire.

Deux ans plus tôt, il avait anéanti sa famille. Lors des réunions familiales, l'absence de Daniel continuait d'être ressentie comme un vide béant. On ne pouvait même pas prononcer son prénom devant sa mère. Tante Virginia feignait de ne pas avoir entendu puis, selon Honoria, elle allait s'enfermer dans sa chambre pour pleurer.

Le reste de la famille n'avait pas été épargné non plus. Après le duel, le scandale avait été tel que Honoria et Sarah avaient dû renoncer à ce qui aurait dû être leur première saison à Londres. Il n'avait pas échappé à Sarah – ni à Honoria une fois que Sarah l'eut souligné, répété, et bruyamment déploré – que 1821 avait été une année exceptionnelle pour les filles à marier. Quatorze gentlemen avaient trouvé à se

fiancer lors de cette saison. Quatorze ! Et c'était sans compter ceux qui étaient trop vieux, trop bizarres ou trop portés sur la boisson.

Qui sait ce qui serait arrivé si Sarah et Honoria avaient pu faire leur entrée dans le monde au moment où le marché matrimonial était si florissant ? Certains jugeraient peut-être Sarah superficielle, il n'empêche qu'à ses yeux Hugh Prentice était directement responsable de leur état de jeunes filles prolongées – de vieilles filles en puissance.

Elle n'avait jamais rencontré cet homme, mais elle le haïssait.

— Je suis désolée, déclara abruptement Honoria. Elle parut ravalé un sanglot.

— Je dois partir, reprit-elle d'une voix enrouée. Maintenant. Et nous devons trouver ma mère. Si jamais elle le voit...

Le cœur de Sarah se serra. La mère de Honoria ne s'était jamais remise de l'exil de son fils. Elle serait bouleversée de se retrouver face à celui qui en était responsable.

Sarah agrippa la main de sa cousine.

— Viens. Je vais t'aider à la chercher.

Honoria hocha faiblement la tête, et se laissa entraîner à sa suite. Elles se faufilèrent dans la foule en tâchant de conjuguer célérité et discrétion. Si Sarah ne voulait certes pas que sa cousine soit contrainte de parler à Hugh Prentice, elle aurait préféré mourir plutôt que de laisser quiconque croire qu'elles le fuyaient.

Ce qui signifiait qu'elle allait devoir rester. Peut-être même s'entretenir avec lui, histoire de sauver la face au nom de toute sa famille.

— Maman est là-bas, indiqua Honoria.

Lady Windstead se tenait au sein d'un groupe de mères de famille qui bavardaient avec Mme Dunwoody, leur hôtesse.

— À en juger par son sourire, elle n'a pas dû le voir, chuchota Sarah.

— Quel prétexte dois-je donner ? demanda Honoria.

— La fatigue, répondit Sarah.

Personne ne mettrait sa parole en doute. Honoria était devenue blême à l'instant où elle avait aperçu Hugh Prentice, et sa pâleur faisait ressortir ses cernes bruns.

Après avoir acquiescé, Honoria s'approcha à pas rapides de sa mère, présenta ses excuses aux compagnes de celle-ci, puis l'attira à l'écart pour lui murmurer quelques mots à l'oreille.

Sarah les suivit des yeux tandis qu'elles prenaient congé, puis quittaient la salle de bal.

Elle ne recommença à respirer que lorsqu'elle fut certaine que sa tante et sa cousine ne croiseraient pas lord Hugh.

Hélas, toute médaille a son revers, et le départ de Honoria condamnait Sarah à rester encore au moins une heure.

On n'allait pas tarder à s'apercevoir que lord Hugh Prentice se trouvait dans la même pièce qu'une cousine Smythe-Smith. Il y aurait d'abord des regards plus ou moins insistants, puis des chuchotements, et enfin chacun s'efforcerait de voir si leurs chemins se croisaient et, le cas échéant, s'ils s'adressaient la parole. Sans parler des paris sur celui des deux qui quitterait la réception le premier.

Aussi Sarah estimait-elle à une heure, au bas mot, le temps qu'elle devait encore passer dans la salle de

bal des Dunwoody. Après quoi les gens se désintéresseraient de leur sort.

En attendant, il fallait qu'elle paraisse s'amuser comme une folle. Elle devait donc dégoter une amie avec qui bavarder, un cavalier avec lequel danser, et s'obliger à sourire – à rire, même – comme si elle n'avait pas le moindre souci.

Tout cela en veillant à montrer qu'elle avait bien conscience de la présence de lord Hugh Prentice, et qu'elle le jugeait totalement indigne d'être remarqué.

Sauver les apparences était vraiment épuisant...

Par chance, à peine fut-elle de retour dans la salle de bal qu'elle aperçut son cousin Arthur. Il était ennuyeux comme la pluie, mais d'une prestance remarquable. Mieux encore, si elle le tirait par la manche en lui disant qu'il devait danser immédiatement avec elle, il s'exécuterait sans poser de questions.

Leur danse terminée, elle demanda à Arthur de la conduire auprès de l'un de ses amis qui n'eut, en conséquence, d'autre choix que de l'inviter à danser à son tour.

C'est ainsi que Sarah parvint à danser quatre fois. Les trois premières avec des hommes propres à faire passer une jeune fille pour très convoitée, la quatrième avec sir Felix Farnworth qui, le pauvre, n'avait jamais fait passer aucune femme pour très convoitée.

Elle fut toutefois heureuse de faire profiter sir Felix de sa popularité. Elle l'avait toujours bien aimé malgré son regrettable intérêt pour la taxidermie.

Si elle ne vit pas lord Hugh, il aurait été difficile à ce dernier de ne pas la voir. Aussi, lorsqu'elle eut fini le verre de limonade qu'elle buvait en compagnie de sir Felix, jugea-t-elle qu'elle en avait fait assez, même

si une heure entière ne s'était pas écoulée depuis le départ de Honoria.

En admettant que chaque danse ait duré environ cinq minutes, avec un léger intervalle, à quoi s'ajoutaient la brève conversation avec Arthur et les deux verres de limonade... Cela suffisait sûrement pour défendre l'honneur de la famille. En tout cas, pour ce soir.

— Je vous remercie de nouveau pour cette danse, sir Felix, déclara-t-elle en remettant son verre vide à un valet de pied. Je vous souhaite beaucoup de succès avec ce vautour.

— Oui, ils sont très amusants à travailler, répliqua-t-il avec un hochement de tête enthousiaste. Tout est dans le bec, voyez-vous.

— Dans le bec... répéta Sarah. Bien sûr.

— Devez-vous vraiment partir ? J'espérais vous parler d'un autre de mes projets, assez voisin de l'aigle. Une harpie.

Sarah tenta de trouver une réponse adéquate, mais tout ce qu'elle parvint à dire fut :

— Ma mère !

— Votre mère est une harpie ?

— Non ! Je veux dire, pas d'ordinaire.

Bonté divine, heureusement que sir Felix n'était pas porté sur les ragots, parce que si cela revenait aux oreilles de sa mère !

— Ce que je voulais dire, c'est que ce n'est pas une harpie. Jamais. Mais il faut que je la retrouve. Elle m'a dit très clairement qu'elle souhaitait partir avant... euh... eh bien... maintenant.

— Il est bientôt 23 heures, lui indiqua obligeamment sir Felix.

— Précisément !

Sarah prit congé et laissa sir Felix avec le cousin Arthur qui, s'il ne s'intéressait pas aux harpies, réussissait admirablement à le dissimuler. Puis elle se mit en quête de sa mère. Ils n'habitaient pas très loin des Dunwoody. Si lady Pleinsworth ne souhaitait pas rentrer, il ne serait pas difficile à leur cocher de ramener Sarah à la maison, puis de revenir chercher sa mère.

Toutefois, après cinq minutes de recherche infructueuses, Sarah finit par emprunter le couloir qui, pensait-elle, conduisait à la salle de jeu des Dunwoody.

— Si maman joue aux cartes... maugréa-t-elle.

Non que lady Pleinsworth ne pût se permettre de perdre une guinée ou deux à un jeu prisé par les mères de famille. Mais il aurait semblé injuste qu'elle fût en train de se divertir alors que Sarah œuvrait à épargner à la famille une situation plus que gênante.

Une situation provoquée à l'origine par son cousin... alors qu'il jouait !

— Dans le genre ironique, murmura-t-elle.

L'impatience la gagnait. Elle voulait rentrer chez elle. Où diable était sa mère ?

À quelques pas devant elle, une douce clarté émanait d'une petite pièce. Si l'endroit paraissait un peu trop silencieux pour que l'on y joue aux cartes, la porte entrouverte indiquait que Sarah pouvait entrer sans que cela fût vraiment inconvenant.

— Maman ? chuchota-t-elle en poussant la porte. Mais ce n'était pas sa mère.

Sarah demeura pétrifiée sur le seuil, le regard fixé sur l'homme assis près de la fenêtre. Plus tard, lorsqu'elle se remémorerait chaque moment affreux de cette rencontre, elle se dirait qu'elle aurait eu l'occasion de battre en retraite. N'étant pas face à

elle, il ne l'avait pas vue. Mais, évidemment, elle ne put tenir sa langue.

— J'espère que vous êtes content de vous, lâcha-t-elle froidement.

Au son de sa voix, lord Hugh se leva avec raideur, en s'appuyant lourdement sur les accoudoirs de son fauteuil.

— Je vous demande pardon ? s'enquit-il poliment, sans que son expression trahisse la moindre émotion.

Il n'avait même pas la décence de paraître embarrassé en sa présence ? Sarah serra les poings.

— Vous n'avez pas honte ?

Il cilla, puis finit par murmurer :

— Cela dépend vraiment de la situation.

Sarah chercha dans son répertoire un terme susceptible de dire l'affront fait à une femme, mais tout ce qui lui vint fut :

— Monsieur, vous n'êtes pas un gentleman.

Il lui accorda alors son attention pleine et entière. Ses yeux verts plongèrent dans les siens, puis s'étrécirent légèrement. Ce fut alors que Sarah comprit.

Il ignorait qui elle était !

Cette constatation lui arracha un gémissement étouffé.

— Quoi encore ? marmonna-t-il.

Bonté divine, cet homme avait gâché son existence et il ne savait pas qui elle était ?

Dans le genre *doublement* ironique !

Leur rencontre (vue par *lui*)

Quand la jeune femme lui reprocha de n'être pas un gentleman, Hugh aurait dû se douter qu'elle n'était pas très équilibrée. Hélas, il n'y songea qu'a posteriori. Cela dit, elle n'avait pas tort. Il avait beau essayer de se conduire en adulte civilisé, il savait depuis des années que son âme était d'un noir d'encre.

Néanmoins... Quelle adulte dotée d'une intelligence et d'une santé mentale normales déclarerait : « Monsieur, vous n'êtes pas un gentleman », affirmation précédée de : « J'espère que vous êtes content de vous » et de : « Vous n'avez pas honte ? »

Quelle enfilade de lieux communs ! Soit la pauvre femme avait passé trop de temps au théâtre, soit elle se prenait pour un personnage de ces mélodrames ridicules que tout le monde lisait en ce moment. Hugh fut tenté de quitter les lieux. Mais s'il se fiait à l'éclat sauvage de son regard, elle le suivrait probablement, et question vélocité, il tenait plus de la tortue que du lièvre. Mieux valait donc aborder le problème de front.

— Vous ne vous sentez pas bien ? hasarda-t-il, circonspect. Voulez-vous que j'appelle quelqu'un ?

Malgré la lueur tamisée des appliques, il vit ses joues s'empourprer tandis qu'elle balbutiait d'un ton rageur :

— Vous... vous...

Hugh esquissa discrètement un pas en arrière. Elle ne crachait pas encore de flammes, mais vu la manière dont elle pinçait les lèvres, mieux valait se montrer prudent.

— Vous devriez peut-être vous asseoir ? suggéra-t-il.

Il indiqua un canapé en espérant qu'elle ne comptait pas sur lui pour l'aider à s'en approcher, son équilibre n'étant plus ce qu'il était.

— Quatorze hommes ! gronda-t-elle entre ses dents.

Hugh garda un silence perplexe. De quoi parlait-elle donc ?

— Vous le saviez ? demanda-t-elle, et il s'aperçut alors qu'elle tremblait. Quatorze !

Après s'être raclé la gorge, il ne trouva à dire que :

— Et moi qui suis tout seul...

Ce fut au tour de la jeune femme de demeurer sans voix. Malheureusement, le répit fut de courte durée.

— Vous ne savez pas qui je suis, n'est-ce pas ? reprit-elle.

Hugh étudia son visage. Il lui parut vaguement familier, ce qui ne voulait rien dire. Même s'il n'était pas un adepte de la vie mondaine, il avait sans doute croisé tous les membres de la haute société un jour ou l'autre.

S'il s'était attardé dans la salle de bal, il aurait peut-être appris qui elle était. Mais il l'avait quittée aussitôt après y être entré. Charles Dunwoody était

devenu livide lorsqu'il s'était approché pour le féliciter, au point qu'il avait pensé avoir perdu son dernier ami à Londres. Puis Charles l'avait tiré à l'écart pour l'informer que la mère et la sœur de Daniel Smythe-Smith étaient présentes.

S'il ne lui avait pas demandé de partir, tous deux savaient que ce n'était pas nécessaire. Hugh l'avait salué, puis s'était retiré sans attendre. Il avait causé suffisamment de chagrin à ces deux femmes. Rester au bal aurait été odieux de sa part.

Toutefois, sa jambe le faisait souffrir, et il n'avait pas eu le courage de quitter l'hôtel particulier sur-le-champ, d'autant plus qu'il lui faudrait remonter la longue file de voitures pour trouver un fiacre. Il s'était donc réfugié dans ce petit salon tranquille dans l'espoir de se reposer un peu en savourant sa solitude. Espoir déçu.

La femme qui l'avait débusqué dans sa retraite se tenait toujours sur le seuil. Et sa fureur était tellement palpable que Hugh était presque disposé à revoir son opinion sur la possibilité de combustion spontanée du corps humain.

— Vous avez gâché ma vie ! lança-t-elle d'une voix sifflante.

Cela, ce n'était pas vrai. Il avait gâché la vie de Daniel Smythe-Smith et peut-être, par contrecoup, celle de sa sœur encore célibataire. Cette jeune femme brune n'était toutefois pas Honoria Smythe-Smith. Non seulement lady Honoria avait des cheveux beaucoup plus clairs, mais son visage était loin d'être aussi expressif. Encore que l'émotion qui altérait les traits de cette femme fût peut-être imputable à la démence. Ou, en y réfléchissant, à un abus d'alcool.

Oui, c'était beaucoup plus plausible. Hugh ignorait le nombre de verres de ratafia nécessaire pour étourdir une femme d'environ cinquante kilos, mais elle l'avait manifestement atteint.

— Je suis désolé de vous avoir bouleversée, dit-il. Je crains toutefois que vous ne me confondiez avec un autre.

Puis, vu qu'elle bloquait la seule issue et avait clairement besoin d'une incitation verbale pour bouger, il ajouta :

— Si je peux vous être d'une aide quelconque ?

— Vous pourriez m'aider en débarrassant Londres de votre personne, riposta-t-elle.

Hugh ravala un grognement. Cela devenait pénible.

— Voire le monde entier, ajouta-t-elle, venimeuse.

— Oh, bon sang !

Qui que fût cette femme, elle l'avait libéré depuis un moment de l'obligation de s'exprimer en gentleman.

Après avoir lâché ce juron, il s'inclina avec ostentation.

— Permettez-moi de me supprimer pour répondre à votre tendre requête, ô femme inconnue dont j'ai gâché la vie, rétorqua-t-il, sarcastique.

Elle en resta bouche bée. Enfin réduite au silence.

— Je serai heureux de me plier à votre désir sitôt que vous aurez laissé la voie LIBRE.

Sa déclaration s'acheva par un rugissement. Du moins sa version personnelle du rugissement, qui tenait davantage du grommèlement martelé. Puis il insinua sa canne dans l'espace vide, à la gauche de la jeune femme, en espérant que ce geste l'inciterait à s'écarter.

Elle laissa échapper une espèce de hoquet sonore indigne d'une jeune femme bien élevée, et s'écria :

— Vous m'attaquez ?

— Pas encore, marmonna-t-il.

— Parce que je ne serais pas surprise que vous l'osiez !

— Moi non plus, répliqua-t-il, les yeux étrécis.

— Monsieur, vous n'êtes pas un gentleman.

— Le fait a déjà été établi. À présent, j'ai faim, je suis fatigué et je veux rentrer chez moi. Or, vous bloquez la seule issue possible.

Croisant les bras, elle sembla se carrer davantage sur ses positions. La tête inclinée de côté, Hugh prit la mesure de la situation.

— Deux choix s'offrent à nous, apparemment, finit-il par déclarer. Vous bougez ou je vous pousse.

— J'aimerais bien voir cela, répondit-elle avec arrogance.

— Rappelez-vous, je ne suis pas un gentleman.

Elle afficha un sourire suffisant.

— Et moi, j'ai deux bonnes jambes.

— J'ai une arme, répliqua-t-il en tapotant sa canne avec affection.

— Que je suis assez vive pour éviter.

— Ah, mais une fois que vous aurez bougé, il n'y aura plus d'obstacle ! Et alors, continua Hugh en s'autorisant un moulinet désinvolte de la main, je pourrai partir et, s'il y a un Dieu dans nos cieux, je ne vous reverrai jamais.

Si elle ne s'écarta pas vraiment, elle parut se serrer légèrement sur le côté. Hugh en profita pour franchir le seuil, la canne jetée en avant en guise de barrière.

— Je sais exactement qui vous êtes, lord Hugh Prentice, lança-t-elle alors.

Il s'arrêta – il se reprocha ensuite de n'avoir pas continué son chemin – et soupira avec force, sans toutefois se retourner.

— Je suis lady Sarah Pleinsworth.

Hugh regretta, et ce n'était pas la première fois, de n'être pas plus doué pour interpréter les intonations féminines, car il y avait eu quelque chose dans son ton – une espèce d'étranglement fugace – qu'il ne comprit pas.

Ce qu'il comprit, en revanche, et il n'avait pas besoin de voir son visage pour cela, c'est qu'elle s'attendait qu'il connaisse son nom. Ce qui était le cas, évidemment, même si Hugh eût préféré que cela ne le soit pas.

Lady Sarah Pleinsworth... cousine germaine de Daniel Smythe-Smith. À en croire Charles Dunwoody, elle avait laissé libre cours à sa fureur après le duel. Beaucoup plus bruyamment que la mère et la sœur de Daniel, dont la colère, selon Hugh, aurait été bien plus justifiée.

Quand il se retourna, lady Sarah se tenait à quelques pas de lui, le corps raide et l'expression furibonde. Il remarqua ses poings serrés et la façon dont elle pointait le menton telle une enfant têtue.

— Lady Sarah... commença-t-il poliment.

C'était la cousine de Daniel et, en dépit de ce qui s'était passé un peu plus tôt, il était déterminé à la traiter avec respect.

— Nous n'avons pas été présentés officiellement.

— Il n'est guère nécessaire de...

— Je sais néanmoins qui vous êtes, la coupa-t-il avant qu'elle puisse faire une autre déclaration mélodramatique.

— Apparemment pas, marmonna-t-elle.

— Vous êtes la cousine de lord Windstead. Je connais votre nom, à défaut de votre visage.

Elle inclina la tête – le premier geste courtois qu'elle esquissait. Et ce fut d'une voix un peu plus amène qu'elle déclara :

— Vous n'auriez pas dû venir ici ce soir.

— Je connais Charles Dunwoody depuis plus de dix ans, expliqua Hugh après une pause. Je voulais le féliciter pour ses fiançailles.

Cela ne parut pas l'émouvoir.

— Votre présence était très pénible pour ma tante et pour ma cousine.

— Et j'en suis désolé.

Hugh était sincère. Il mettait du reste tout en œuvre pour réparer ses torts. Mais il ne pouvait en parler aux Smythe-Smith tant qu'il n'était pas certain de son succès. Ce serait cruel de leur donner de faux espoirs. En outre, il doutait d'être reçu si jamais il se présentait à leur porte.

— Vous êtes désolé ? répéta lady Sarah avec mépris. J'ai du mal à le croire.

De nouveau, il fit une pause. Il n'aimait pas répondre à une provocation par un accès de colère. Ce n'était pas dans son tempérament, ce qui rendait son comportement envers Daniel d'autant plus mortifiant. S'il n'avait pas bu, ce soir-là, il aurait réagi avec sang-froid, et rien ne serait arrivé. Il ne serait pas en ce moment même dans un salon obscur de la demeure des parents de Charles Dunwoody en compagnie d'une femme qui ne l'avait manifestement cherché que pour lui jeter des insultes à la figure.

— Croyez ce que vous voulez, répliqua-t-il.

Après tout, il ne lui devait pas d'explication.

Un silence suivit. Puis lady Sarah annonça :

— Elles sont parties, au cas où vous vous poseriez la question. Tante Virginia et Honoria, précisa-t-elle comme il arquait un sourcil interrogateur. Elles sont parties dès qu'elles ont su que vous étiez là.

Pourquoi cette déclaration ? Était-il censé se sentir coupable ? Les deux femmes auraient-elles préféré rester à la soirée ? Ou s'agissait-il d'une insulte supplémentaire ? Peut-être lady Sarah sous-entendait-elle qu'il était si répugnant que sa tante et sa cousine ne supportaient pas sa vue.

Pour éviter de se fourvoyer, il préféra se taire. C'est alors qu'une étonnante question lui titilla l'esprit, si incongrue et déplacée qu'il lui fallait obtenir une réponse.

— Que vouliez-vous dire, tout à l'heure, à propos de ces « quatorze hommes » ? demanda-t-il.

Lady Sarah pinça les lèvres.

— Quand vous m'avez vu, vous avez parlé de quatorze hommes, lui rappela-t-il tout en étant sûr qu'elle s'en souvenait.

— Ce n'était rien, assura-t-elle.

Pourtant, elle détourna les yeux. Soit elle mentait, soit elle était embarrassée. Sans doute les deux.

— Quatorze, ce n'est pas rien, objecta-t-il.

Il se montrait lourdement insistant, il en avait conscience, mais elle avait déjà mis sa patience à rude épreuve dans tous les domaines, hormis les mathématiques. Quatorze, ce n'était pas zéro, que diable ! En outre, pourquoi évoquer quelque chose dont on refusait de parler ensuite ? Si elle n'avait pas eu l'intention d'expliquer le pourquoi de cette remarque, autant la garder pour elle.

Elle s'écarta alors de manière délibérée.

— S'il vous plaît, allez-vous-en.

Mais elle avait piqué sa curiosité, et il n'existait rien de plus tenace au monde que Hugh Prentice devant une question sans réponse. Aussi demeura-t-il immobile.

— Vous m'ordonnez de vous laisser passer depuis une heure, dit-elle entre ses dents.

— Cinq minutes, corrigea-t-il. Et s'il est vrai que j'aspire à retrouver la sérénité de mon appartement, je serais curieux d'en savoir plus sur vos quatorze hommes.

— Ce ne sont pas *mes* quatorze hommes !

— Je l'espère bien, murmura-t-il. Je ne me permettrais pas de juger.

Comme elle restait coite, il continua :

— Parlez-moi des quatorze hommes.

— Je vous l'ai dit, ce n'est rien, répéta-t-elle en rougissant, ce que Hugh nota avec satisfaction.

— Il n'empêche que je suis intrigué. Quatorze hommes invités à dîner ? Pour le thé ? C'est trop pour une équipe de cricket, mais...

— Arrêtez ! s'écria-t-elle.

Hugh obtempéra, ce qui ne l'empêcha pas de hausser un sourcil.

— Si vous voulez le savoir, reprit-elle d'une voix qui frémissait de fureur, quatorze hommes se sont fiancés en 1821 !

Le silence qui suivit trahit la perplexité de Hugh. Il avait beau ne pas être idiot, il ne voyait aucun rapport avec ce qui précédait.

— Et... les quatorze se sont mariés ? finit-il par s'enquérir.

— Cela n'a pas d'importance.

— J'oserai dire que cela en a pour eux.

Il pensait en avoir fini avec les simagrées théâtrales lorsque lady Sarah poussa un cri d'exaspération.

— Vous ne comprenez rien !

— Oh, pour l'amour de...

— Avez-vous la moindre idée de ce que vous avez fait ? Pendant que vous restez assis bien tranquille dans votre confortable appartement londonien...

— Fermez-la !

Hugh ne sut pas s'il avait prononcé cette injonction à voix haute ou s'il l'avait simplement pensée très fort. Il voulait juste qu'elle se taise. Qu'elle arrête de parler et de discuter !

Au contraire, elle s'avança. Et, tout en le foudroyant du regard, elle lui demanda :

— Savez-vous combien de vies vous avez gâchées ?

Il prit une profonde inspiration. De l'air, il avait besoin d'air. Il ne voulait rien entendre d'elle. Il savait précisément le nombre de vies qu'il avait gâchées, et celle de cette femme n'y figurait pas.

Mais elle ne désarma pas.

— N'avez-vous donc aucune conscience ?

C'en fut trop. Sans aucun égard pour sa jambe douloureuse, il s'avança à son tour jusqu'à acculer la jeune femme contre le mur.

— Vous ne me connaissez pas. Vous ne savez pas ce que je pense, ni ce que je ressens, ni ce que j'endure chaque jour de mon existence. Et la prochaine fois que vous vous sentirez lésée – vous qui ne portez même pas le même nom que lord Winstead –, vous feriez bien de vous rappeler que l'une des vies que j'ai gâchées, c'est la mienne.

Sur ce, il se retira.

— Je vous souhaite une bonne nuit, conclut-il d'une voix aussi suave qu'un jour d'été.

Alors qu'il croyait en avoir fini avec elle, lady Sarah dit la seule chose capable, à ses yeux, de la racheter.

— C'est ma famille. C'est ma famille, répéta-t-elle d'une voix étranglée, et vous leur avez causé un tort irréparable. Et cela, je ne vous le pardonnerai jamais.

Hugh ferma les yeux.

— Moi non plus, murmura-t-il.

Quoique pour lui seul.

*De retour dans le salon de Fensmore,
avec Honoria, Sarah, Harriet, Elizabeth, Frances
et lord Hugh, là où nous les avons laissés...*

Il était rare que le silence s'abatte sur une réunion de cousines Smythe-Smith. Ce fut pourtant ce qui advint lorsque, après s'être poliment incliné, lord Hugh quitta le salon.

Toutes les cinq – c'est-à-dire les quatre sœurs Pleinsworth et Honoria – restèrent muettes quelques secondes tout en échangeant des regards.

Ce fut Elizabeth qui osa le premier commentaire.

— Franchement, cela manquait de subtilité.

— Que veux-tu dire ? lui demanda Honoria.

— Tu essaies de marier Sarah et lord Hugh, non ?

— Bien sûr que non ! s'écria Honoria.

Le hurlement indigné de Sarah fut néanmoins bien plus sonore.

— Oh si, tu devrais ! dit Frances en battant des mains avec enthousiasme. J'aime beaucoup lord Hugh. C'est vrai qu'il peut se montrer un peu excéntrique, mais il est terriblement intelligent. Et c'est un excellent tireur.

Tous les regards se braquèrent sur elle.